

Du vide à la multiplicité

Distinction, entre-deux, advenir et temps

Une esquisse logico-philosophique et métamathématique

0 → 1 → capacité de différenciation → 2 / différence déterminée → entre-deux → multiplicité
transition → advenir ↔ temporalité minimale → advenir comparatif → temps mesurable

« Certains philosophes pratiquent la ruminatio — ils ruminent. Moi aussi parfois. D'autres font des mètres. Dans ce qui suit, j'aimerais plutôt en faire. »

Table des matières

1. Remarque méthodologique préliminaire : aucune arithmétique du commencement du monde	3
2. Penser présuppose distinguer.....	3
3. Le zéro : le vide comme concept-limite	3
4. L'un : l'unité est une unité déterminée	4
5. Le deux : différence minimale explicitement posée	4
6. Différence et entre-deux ne sont pas encore un advenir.....	5
7. Du deux à la multiplicité	5
8. L'advenir exige plus que la différence : une transition	6
9. Advenir et temporalité minimale.....	6
10. Durée : non pas ajout à l'advenir, mais son extension temporelle	7
11. Le temps mesurable présuppose un advenir	7
12. Pas de simple ordre de priorité entre temps et advenir	8
13. Pas de temps avant la suite logique	9
14. Conséquence pour le néant absolu	9
15. Le problème général de l'émanation : comment naît la première différence ?.....	10
16. Questionner, c'est distinguer : question, seuil et formation d'instances.....	11
17. Le caractère d'outil relationnel de l'articulation de la différence	14
18. Questions discrètes et sous-détermination du continu et du discret.....	16
19. La dualité de la réponse et la multiplicité du donné	18
20. Questions discrètes d'appartenance et frontières non discrètes	20
21. La multiplicité est-elle dans le donné — ou seulement dans ses réponses ?	22
22. De la première différence à la capacité minimale de différenciation	25
23. Néantiser et condition minimale du non-néantiser	27
24. Capacité de multiplicité : entre indifférenciation et multiplicité	30
25. Transcendental au sens faible : condition de possibilité de la réponse différentielle	32
26. Structure et Gestalt : deux faces de la question transcendantale au sens faible	34
27. Articulation binaire de la Gestalt et indétermination de la structure	37
28. Hasard, cohérence et capacité minimale de réponse	38
29. Du quelque chose au quelqu'un : une seconde question-limite.....	39
30. Réhabilitation du Man : connaissance dans l'être-avec.....	40
31. La double hypothèse nulle	41
32. Thèse générale condensée.....	43
33. Conclusion : la capacité de différenciation comme premier seuil	49

1. Remarque méthodologique préliminaire : aucune arithmétique du commencement du monde

Les signes 0, 1 et 2 ne sont pas employés, dans ce qui suit, comme une thèse sur la construction mathématique des nombres naturels. Ils servent de signes directeurs métamathématiques : 0 pour la représentation-limite du vide, 1 pour la détermination ou l'unité et 2 pour la forme minimale d'une différence explicitement posée. La suite présentée n'est donc ni un théorème mathématique ni une chronologie cosmologique.

En particulier, $0 \rightarrow 1 \rightarrow 2$ ne signifie pas qu'il y aurait d'abord eu pendant un certain temps « zéro », puis « un » et seulement plus tard « deux ». Un tel avant et après présupposerait déjà le temps. Il s'agit d'un ordre de présuppositions logiques : qu'est-ce qui doit au minimum être distinguable pour que relation, transition, advenir et enfin temps mesurable puissent être déterminés de manière sensée ?

2. Penser présuppose distinguer

Toute pensée déterminée distingue. Penser quelque chose comme quelque chose signifie au moins le distinguer de ce qu'il n'est pas. Il y a là une condition élémentaire de la détermination conceptuelle : sans différence, il n'y a pas d'objet déterminé de pensée.

Cela vaut même pour la pensée du néant. Dès que « néant » est pensé ou énoncé, il est distingué de « quelque chose » ou du « non-néant ». Cela ne signifie pas qu'un quelque chose doive déjà exister ontologiquement. Cela signifie seulement ceci : le néant absolu, parfaitement indifférencié, ne peut être pensé comme objet déterminé sans que l'acte de penser lui-même introduise déjà une distinction.

Ce n'est pas parce que quelque chose serait nécessairement caché dans le néant, mais parce que la pensée n'acquiert de détermination que par distinction, que le « néant » lui-même ne peut être pensé que par contraste avec le « non-néant ».

3. Le zéro : le vide comme concept-limite

Dans cette esquisse, 0 désigne la représentation-limite de l'absence de détermination. Comme nombre mathématique, zéro fait évidemment déjà partie d'un système numérique structuré. Philosophiquement, il est utilisé ici autrement : comme signe indiquant que rien n'est distingué, rien n'est mis en relation et qu'aucune transition n'est privilégiée.

0 = signe-limite de l'absence de détermination

En ce sens, le zéro comme concept ne peut être pensé de façon totalement isolée. Pour déterminer « zéro », il faut au moins penser avec lui la possibilité du « non-zéro ». Il n'est pas nécessaire pour cela de présupposer précisément le nombre 1. Seul importe le contraste entre absence et présence possible, entre zéro et non-zéro.

Le concept de privation doit lui aussi être employé avec prudence. La privation ne présuppose pas que ce qui manque ait réellement été présent auparavant. Elle présuppose plutôt un

concept, une possibilité, une capacité, une attente ou une norme relativement auxquels quelque chose peut être déterminé comme manquant.

Privation $\Rightarrow$ rapport à une détermination possible ou attendue

Privation $\nRightarrow$ présence réelle antérieure nécessaire

4. L'un : l'unité est une unité déterminée

Avec 1, on marque la détermination ou l'unité. Un un en soi parfaitement indifférencié ne possède d'abord aucune relation interne. Il est un pôle, mais pas encore un entre-deux. En même temps, « unité » ne peut être comprise comme concept déterminé que sur l'horizon de la non-unité. Dire « un », c'est distinguer l'unité, au moins selon la possibilité, de la pluralité, de la division, de l'autre ou du non-un.

1 = détermination ou unité

Il ne s'ensuit pas qu'à côté de toute unité doive déjà exister effectivement une seconde chose. La condition logique est plus faible : le concept d'unité présuppose la distinguabilité de l'unité et de la non-unité. Que la non-unité soit pensée comme vide, comme autre déterminé ou comme pluralité indéterminée est secondaire pour cette étape élémentaire.

L'unité n'est pas unité parce qu'une pluralité devrait déjà exister de fait ; elle est unité déterminée parce que « un » n'est déterminable que par rapport à la possibilité de « non-un ».

5. Le deux : différence minimale explicitement posée

Le saut qualitatif ne réside pas dans le nombre arithmétique 2 comme tel, mais dans la dualité. Dès que deux pôles, états ou possibilités distinguables sont donnés, la différence n'est plus seulement pensée implicitement comme horizon négatif ; elle est explicitement posée comme structure relationnelle.

$A \neq B$

Avec A et B, il y a davantage que la simple addition d'un second élément. Un rapport apparaît : distance ou proximité, opposition ou complémentarité, transition ou exclusion, direction ou choix peuvent désormais être formulés.

Dualité $\rightarrow$ différence $\rightarrow$ relation

Dans ce sens métamathématique, on peut dire : le deux est le premier nombre de l'entre-deux. Ce n'est pas une proposition d'arithmétique, mais une métaphore ontologico-logique. Ce n'est qu'avec une différence explicitement posée qu'il y a deux pôles dont la relation peut devenir thématique.

6. Différence et entre-deux ne sont pas encore un advenir

De $A \neq B$ ne suit encore aucun advenir. La relation peut être entièrement statique. Deux couleurs peuvent être différentes, deux points séparés et deux nombres inégaux sans que quelque chose ne se produise déjà pour autant.

Une séparation logique importante devient ici possible : pour constater la différence $A \neq B$, il n'est pas nécessaire d'observer d'abord A à un moment antérieur puis B à un moment ultérieur. Comme relation logique, l'inégalité n'est pas nécessairement temporelle. Elle peut être déterminée simultanément, abstraitement ou de manière purement formelle.

$$A \neq B \not\Rightarrow \text{advenir}$$

L'entre-deux est donc d'abord la structure de la mise en relation de deux pôles distinguables. Il ouvre la possibilité d'une transition, mais il n'est pas encore identique à la transition elle-même.

Différence $\rightarrow$ entre-deux $\rightarrow$ possibilité de transition

7. Du deux à la multiplicité

La multiplicité ne signifie pas nécessairement d'emblée « beaucoup ». Sa forme minimale est déjà la dualité : au moins deux éléments, états ou possibilités distinguables. Ce n'est qu'à partir de cette multiplicité minimale que peuvent apparaître des ordres plus complexes, des bifurcations et des chemins.

$$\mathcal{M}_{\min} = \{A, B\}$$

Il faut ici distinguer deux espèces de multiplicité. Premièrement, une multiplicité d'états ou de différences : au moins deux moments, positions ou états distinguables peuvent être déterminés. Deuxièmement, une multiplicité modale de possibilités : il existe plusieurs continuations possibles, dont toutes ne doivent pas nécessairement se réaliser.

Pour la thèse logiquement plus faible et plus robuste, la première forme suffit. L'affirmation plus forte selon laquelle tout advenir présupposerait plusieurs possibilités alternatives objectivement réelles constitue déjà une thèse métaphysique supplémentaire. Elle peut être défendue dans le cadre d'une philosophie ouverte de l'advenir, mais elle ne découle pas du seul concept de changement.

8. L'advenir exige plus que la différence : une transition

L'advenir est davantage que la simple présence et davantage que la simple diversité. Il désigne un accomplissement dans lequel des moments distinguables ne se tiennent pas seulement côte à côte, mais sont rapportés les uns aux autres comme moments d'une transition.

Différence + ordre relationnel + transition $\Rightarrow$ structure minimale de l'advenir

Cette formule ne doit pas davantage être lue comme une définition métaphysique suffisante. Elle marque des éléments structurels nécessaires. Un advenir exige au minimum une différenciation, une mise en rapport des moments distingués et une forme de passage ou d'accomplissement.

Le terme « déploiement » peut être employé ici, à condition qu'il ne présuppose pas déjà subrepticement le temps. Logiquement, il ne s'agit d'abord que d'une différenciation : à partir

d'une détermination indifférenciée apparaît une structure articulée comportant au moins deux moments distinguables. Ce n'est que lorsque ces moments sont compris comme phases d'une transition que nous parlons d'advenir.

Une bifurcation au sens plus fort n'est en revanche pas nécessaire. Elle présuppose plusieurs continuations possibles et appartient donc déjà à la multiplicité modale des possibilités.

9. Advenir et temporalité minimale

C'est ici que l'advenir et le temps se touchent. De la simple différence ne découle encore aucun temps. Mais dès que A et B ne sont plus seulement différents, et qu'ils sont compris comme moments antérieur et ultérieur, commençant et se poursuivant, ou autrement ordonnés d'une transition, une temporalité minimale apparaît.

Cette temporalité ne doit pas être aussitôt confondue avec une durée mesurée. Pour le concept élémentaire d'advenir, une structure d'ordre de la transition suffit d'abord. Le nombre de secondes que dure cette transition est une seconde question.

Advenir $\Rightarrow$ structure ordonnée de transition

structure ordonnée de transition $\neq$ durée déjà mesurée

Le rapport peut ainsi être déterminé plus prudemment : l'advenir ne se produit pas d'abord dans un contenant temporel déjà entièrement mesuré. Inversement, l'advenir ne produit pas non plus sans autre forme de procès le concept abstrait du temps. Transition et temporalité minimale appartiennent plutôt structurellement l'une à l'autre.

Pour le concept d'advenir employé ici, la formule « l'advenir va de pair avec la temporalité » est donc plus soutenable que les affirmations plus fortes selon lesquelles « l'advenir n'est possible que dans un temps préexistant » ou « le temps naît entièrement de l'advenir ».

10. Durée : non pas ajout à l'advenir, mais son extension temporelle

L'affirmation « seuls le déploiement et la durée font l'advenir » saisit une intuition importante, mais elle est logiquement trop grossière. Elle donne l'impression que déploiement et durée seraient deux éléments déjà indépendamment disponibles, ensuite assemblés. Plus précisément : dès qu'une différenciation s'accomplit comme transition réelle, elle possède une dimension d'ordre ou d'extension temporelle.

Dans un processus physiquement étendu, cette dimension peut être décrite comme durée. Mais la durée n'est pas un supplément extérieur qui viendrait après coup s'ajouter à l'advenir. Elle désigne la manière temporelle dont la transition s'accomplit.

La prudence est ici encore nécessaire : la physique peut décrire des événements ponctuels idéalisés. Il serait donc trop fort d'affirmer que tout événement doit logiquement posséder une durée métrique positive. Pour l'advenir au sens d'un processus, d'un déploiement ou d'une transition, un ordre temporel minimal est toutefois indispensable.

advenir-processus $\Rightarrow$ ordre temporel

ordre temporel $\nRightarrow$ durée déjà métriquement déterminée

11. Le temps mesurable présuppose un advenir

L'affirmation « le temps n'est pensable que dans l'advenir » demeure trop forte si elle n'est pas qualifiée. On peut formuler des modèles mathématiques ou physiques dans lesquels une coordonnée temporelle ou une structure de type temporel est définie sans qu'un processus concret de changement soit précisément considéré.

Une thèse plus étroite est toutefois soutenable : le temps mesurable exige un processus de comparaison physiquement réalisé. Une horloge ne mesure pas par sa simple présence, mais par un advenir : oscillations, transitions, comptages ou autres changements répétables. Sans un tel advenir, il n'y aurait aucun processus à partir duquel une durée puisse être déterminée opérationnellement.

temps mesurable $\Rightarrow$ processus physique de comparaison ou de changement

Dans ce sens limité mais important, une habitude de pensée répandue s'inverse. Non seulement l'advenir est mesuré par le temps ; le temps mesurable dépend lui-même de l'advenir. Le temps physique de mesure n'est donc pas un contenant totalement indépendant dans lequel les processus seraient simplement inscrits.

Cela ne réfute pas toute conception substantivaliste du temps. Il s'agit d'une proposition sur la structure logique et opérationnelle de la mesurabilité : sans changement, pas de cadence ; sans cadence, pas de comparaison de durées.

12. Pas de simple ordre de priorité entre temps et advenir

Le rapport entre temps et advenir ne peut donc être épuisé par une simple proposition de priorité. Il faut distinguer trois niveaux.

Premièrement, la différence peut être constatée logiquement sans temps : $A \neq B$ ne présuppose aucun avant ni après.

Deuxièmement, l'advenir exige davantage que la différence : il exige une transition, et avec le concept de transition apparaît une structure minimale d'ordre qui, dans l'advenir physique, est temporelle.

Troisièmement, la durée mesurable exige un processus de comparaison et donc, à nouveau, un advenir. Temporalité et advenir ne se trouvent pas, à ce niveau, dans un rapport de dérivation unilatérale, mais dans un rapport de détermination réciproque.

Différence $\neq$ advenir

Advenir $\leftrightarrow$ temporalité minimale de la transition

durée mesurable $\Rightarrow$ advenir comparatif

Ainsi, la représentation traditionnelle ne s'inverse pas simplement de manière totale. Il est plus juste de dire que l'image d'un contenant temporel déjà constitué, dans lequel l'advenir

devrait seulement prendre place, perd son évidence. Pour le temps physiquement déterminé, l'advenir lui-même devient constitutif.

13. Pas de temps avant la suite logique

Précisément parce que l'advenir et la temporalité sont étroitement liés, la suite $0 \rightarrow 1 \rightarrow 2 \rightarrow$ différence $\rightarrow$ entre-deux $\rightarrow$ multiplicité $\rightarrow$ transition $\rightarrow$ advenir ne doit pas être lue temporellement. Elle ne décrit pas une histoire d'événements avant le temps, mais un ordre de présuppositions conceptuelles.

priorité logique $\neq$ antériorité temporelle

L'énoncé « la multiplicité d'états ou de différences précède logiquement l'advenir » ne signifie donc pas qu'une multiplicité existerait pendant un certain temps sans advenir, puis que l'advenir commencerait plus tard. Il signifie que, dans le concept d'advenir, la distinguabilité de plusieurs moments est déjà logiquement présupposée. Cela ne vaut pas nécessairement pour la multiplicité modale des possibilités ; celle-ci demeure une thèse supplémentaire plus forte. De même, un éventuel « avant » n'a de sens qu'à l'intérieur d'un ordre temporel.

14. Conséquence pour le néant absolu

La réflexion aiguise le concept de néant absolu. Si le « néant absolu » ne doit réellement contenir aucune détermination, relation, règle ni possibilité, on ne peut pas davantage lui attribuer sans autre forme de procès la propriété selon laquelle quelque chose « pourrait » en surgir. Car ce pouvoir-être serait déjà une structure modale.

néant absolu + possibilité = plus le néant absolu

Cela ne prouve pas qu'un univers physique ne puisse pas naître d'un état qu'une théorie nomme « néant ». De tels états physiques de « néant » possèdent régulièrement déjà une structure mathématique ou nomologique. La pointe philosophique est plus étroite : un néant absolument dépourvu de structure ne peut être en même temps le support d'une multiplicité de possibilités sans perdre son concept.

La question « comment quelque chose peut-il surgir du néant ? » se déplace ainsi vers une question logiquement antérieure : d'où provient la structure minimale de distinguabilité et de possibilité sans laquelle aucune transition ne pourrait même être formulée ?

15. Le problème général de l'émanation : comment naît la première différence ?

L'argumentation menée jusqu'ici conduit à un problème général de l'émanation. Par « émanation », on n'entend ici aucune doctrine historique déterminée, mais la question structurelle de savoir comment une différence peut en général surgir d'un point de départ radicalement indifférencié.

La forme fondamentale du problème est la suivante :

indifférenciation radicale → ? → différence

L'expression « indifférenciation radicale » peut recouvrir différentes représentations-limites. Elle peut désigner le vide total, dans lequel aucune détermination, aucune relation ni aucune possibilité n'est privilégiée. Elle peut aussi désigner une unité parfaitement indifférenciée, dans laquelle il n'existe aucune dualité interne et donc aucun rapport entre des moments différents. Dans les deux cas se pose la même question structurelle : d'où vient la première distinction ?

Le présent texte ne répond pas à cette question par une cosmogonie positive. Il ne décrit aucun mécanisme par lequel une différence serait effectivement produite à partir de l'indifférenciation. Il propose toutefois une précision dont toute explication de ce type doit tenir compte : l'advenir ordinaire ne peut pas simplement expliquer la première différence, car l'advenir présuppose déjà une multiplicité d'états ou de différences ainsi qu'une relation de transition.

Advenir ⇒ différence présupposée

première différence ≠ explicable sans plus par un advenir ordinaire

C'est là que réside la véritable acuité du problème de l'émanation. Dire que de l'indifférenciation radicale une différence « procède » ne doit pas équiper subrepticement ce « procéder » d'une structure de transition. Car la transition présuppose précisément l'articulation dont il s'agit d'expliquer la naissance. Sinon, l'explication présupposerait ce qu'elle cherche à expliquer.

Il en va de même pour la possibilité. Si l'on attribue au point de départ indifférencié le pouvoir de faire surgir du divers, une structure modale est déjà introduite. Si on lui attribue une loi, une tendance, une force, une relation ou un mode déterminé de production, la description initiale contient déjà davantage de structure qu'une indifférenciation totale.

indifférenciation radicale + possibilité déterminée de surgissement = déjà une structure minimale

Il en résulte un dilemme conceptuel. Soit le point de départ est réellement radicalement indifférencié. Alors aucune différence déterminée, aucune direction ni aucune possibilité de surgissement ne peut être déduite de lui seul. Soit il contient déjà une possibilité, une règle, une relation ou une détermination qui porte le surgissement. Alors il n'est plus, au sens strict, totalement indifférencié.

Ce dilemme ne constitue pas une preuve formelle qu'une différence ne pourrait jamais surgir d'un point de départ radicalement simple ou vide. Il indique plutôt où se situe la charge de l'explication. Une théorie du surgissement doit préciser en quoi consiste la structure minimale qui rend la différence possible. Elle peut situer cette structure dans le point de départ, dans une relation, dans une loi, dans un ordre modal ou dans une autre forme fondamentale ; mais elle ne peut à la fois la nier entièrement et l'utiliser ensuite tacitement.

Même une émanation non temporelle n'échappe pas à cette question. Si le surgissement n'est pas compris comme succession temporelle, mais comme dépendance logique ou

ontologique, le problème d'un « avant » et d'un « après » disparaît certes. Reste cependant la question de la relation en vertu de laquelle le différencié dépend de l'indifférencié. Une telle relation de dépendance est déjà une structure et doit être explicitée comme telle.

L'esquisse proposée ici ne fournit donc aucune théorie de la première émanation, mais elle offre un critère de cohérence conceptuelle : l'origine de la différence ne doit pas être expliquée à l'aide de concepts qui présupposent déjà différence, relation, possibilité ou transition sans rendre cette présupposition explicite.

Ce n'est pas la pluralité qui constitue la première énigme. La première énigme est la première différence.

16. Questionner, c'est distinguer : question, seuil et formation d'instances

L'argumentation précédente a déterminé différence, multiplicité et transition comme conditions de l'advenir. Elle ne dit toutefois pas encore comment, au sein d'une multiplicité donnée, certaines différences sont mises en relief, examinées et traitées comme pertinentes. C'est ici que commence la logique du questionnement.

Une question n'est pas seulement une phrase linguistique qui attend une réponse déjà toute faite. Philosophiquement, elle peut être comprise comme un accomplissement qui sélectionne, au sein d'une multiplicité, une différence déterminée. Questionner, c'est fixer sous quel aspect quelque chose doit être distingué.

Multiplicité → question → différence privilégiée → réponse possible

La question ne produit donc pas nécessairement la réalité vers laquelle elle se dirige. Elle ne produit pas non plus arbitrairement sa réponse. Mais elle apporte une forme de distinction. Ce qui peut valoir comme réponse dépend de la différence que la question a d'abord ouverte.

La question « A est-il plus grand que B ? » privilégie une autre différence que « A ressemble-t-il à B ? » ou « A dépasse-t-il une certaine valeur ? ». Un même domaine d'objets peut donc être articulé différemment sous des questions différentes sans qu'il s'ensuive que les objets eux-mêmes ne seraient que des constructions de la question.

En ce sens, questionner est un cas particulier de contribution : la question propose une forme de distinction à laquelle ce qui se présente peut répondre, résister ou imposer une réponse inattendue. La question n'est donc ni production souveraine ni simple réception passive.

Question = contribution d'une forme de distinction

Réponse = déterminité sous conditions de résistance

Une forme particulièrement claire du questionnement est la question à seuil. Elle ne demande pas en général « comment est quelque chose ? », mais par exemple : une valeur se situe-t-elle au-dessus ou au-dessous d'une limite déterminée ? Une multiplicité continue ou fortement articulée est ainsi convertie en différence susceptible de décision.

$$x < s \quad | \quad x \geq s$$

Le seuil n'est pas nécessairement donné d'avance dans la chose comme une frontière toute faite. Il peut être posé, choisi conventionnellement, justifié techniquement ou corrigé au contact de la résistance de l'objet. C'est précisément pourquoi il est philosophiquement instructif : il montre comment une multiplicité est répartie en cas par une question.

Un seuil ne crée pas une différence à partir de rien. Il transforme une différence possible en différence valable à l'intérieur d'une problématique déterminée. La différence entre juste au-dessous et juste au-dessus du seuil peut être physiquement très faible et néanmoins devenir décisive pour la formation d'instances.

multiplicité continue → seuil → distinction de cas

C'est ici que se rattache le concept de formation d'instances. Une instance apparaît lorsqu'une différence mise en relief par une question et un seuil n'est pas seulement remarquée une fois, mais retenue comme cas d'un ordre reconnaissable. La formation d'instances répond ainsi à la question : qu'est-ce qui compte comme un cas de cette distinction ?

Une série de mesures peut, par exemple, ne contenir d'abord qu'un grand nombre de valeurs. Une question détermine ensuite la propriété qui importe ; un seuil peut fixer à partir de quand cette propriété est tenue pour satisfaite ; la formation d'instances stabilise enfin l'attribution des cas particuliers à cette distinction.

Multiplicité → question → seuil → instance

Il devient ainsi visible que percevoir et connaître ne se bornent pas à enregistrer des différences. Ils forment des ordres dans lesquels certaines différences se fixent comme différences pertinentes. Cette prestation d'ordre demeure cependant faillible. Une mauvaise question peut rendre invisible ce qui importe ; un seuil inadéquat peut déformer les cas ; une formation d'instances rigidifiée peut fixer des distinctions qui perdent leur pertinence dans la suite de l'advenir.

C'est précisément pourquoi la résistance de ce qui se présente demeure indispensable. Questions, seuils et instances sont des contributions, non des licences d'arbitraire. Ils doivent faire leurs preuves selon que les différences ainsi formées tiennent, reviennent, permettent des prédictions, ouvrent des connexions ou s'effondrent devant des contre-exemples.

Le questionnement se situe ainsi entre simple multiplicité et réponse déterminée. Il ne produit pas la première différence à partir de l'indifférenciation radicale ; pour cela il arrive déjà trop tard, car toute question présuppose un espace de distinctions possibles. Il montre cependant comment, au sein d'une multiplicité déjà articulée, une détermination peut être mise en relief et stabilisée.

La question ne crée pas nécessairement ce qui peut répondre ; elle détermine la forme dans laquelle quelque chose peut apparaître comme réponse.

La problématique de l'émanation reçoit ainsi une limite supplémentaire. La question ne peut produire la première différence s'il n'existe réellement aucune multiplicité. Elle fournit plutôt

un modèle pour une étape ultérieure : comment, à partir d'une multiplicité existante, une distinction privilégiée fait apparaître information déterminée, formation de cas et orientation.

Questionner, poser des seuils et former des instances constituent ainsi un mouvement cohérent de logique de la connaissance. La question sélectionne une différence. Le seuil détermine quand cette différence opère pratiquement ou conceptuellement. La formation d'instances stabilise ce qui doit valoir comme cas de la distinction. Ce n'est qu'en combinaison avec la résistance de ce qui se présente qu'en résulte une détermination robuste.

Question → seuil → formation d'instances → détermination qui tient

17. Le caractère d'outil relationnel de l'articulation de la différence

L'analyse précédente de la question, du seuil et de la formation d'instances appelle une nouvelle précision. Toute différence ne naît pas seulement lorsqu'un observateur pose un seuil. Deux grandeurs peuvent être différentes indépendamment d'une observation concrète, deux états peuvent posséder des propriétés distinctes, et un processus physique peut comporter des différences avant qu'elles ne soient explicitement thématiques.

Il serait donc trop fort d'affirmer qu'une différence n'existe absolument qu'en vertu d'un seuil introduit au cours d'une considération. Une thèse plus étroite est soutenable : la différence qui apparaît comme pertinente, décidable ou comme cas d'un ordre déterminé dépend du mode de considération. Le seuil en est un mode particulièrement clair, mais non le seul.

diversité présente ≠ différence pertinente déjà articulée

La considération apporte un point de vue. Elle ne demande pas « toute diversité en général », mais quel écart compte sous un certain en-vue-de. Une mesure interroge une grandeur, un diagnostic un trait, une décision une limite, une appréciation éthique une atteinte ou une exigence. Ce n'est qu'à l'intérieur de ce point de vue qu'une diversité possible acquiert la forme d'une différence déterminée.

La double inscription apparaît ici de nouveau. Comme différence connue ou reconnue, la différence n'est ni entièrement contenue dans le seul donné ni librement produite par l'observateur indépendamment de lui. Elle apparaît dans une relation : le donné apporte structures, résistances et distinguabilités possibles ; la considération apporte question, point de vue, étalon de comparaison, éventuellement seuil et ordre conceptuel.

Double inscription = résistance du donné + contribution de la considération

Le premier ancrage empêche l'arbitraire. Une question ne peut forcer n'importe quelle réponse souhaitée lorsque ce qui se présente lui résiste. Le second empêche d'imaginer que toutes les différences pertinentes seraient déjà étiquetées dans les choses et qu'il suffirait de les lire. Ce qui se détache comme différence significative dépend aussi de la question sous laquelle quelque chose se présente et de l'accomplissement auquel cette différence sert.

Cette structure relationnelle peut être décrite comme caractère d'outil (*Zeugcharakter*) de l'articulation de la différence. L'outil (*Zeug*) n'est pas ici la différence elle-même conçue comme objet, mais l'ensemble des moyens par lesquels un écart devient saisissable :

concepts, questions, modes de comparaison, procédures de mesure, seuils, catégories et instances déjà formées.

ensemble d'outils (*Zeugganzes*) → point de vue déterminé → différence articulée

Le caractère d'outil est relationnel parce que cet ensemble se tient toujours dans un en-vue-de. Une différence n'est pas extraite absolument, mais en vue d'une orientation, d'une explication, d'une décision, d'une action, d'une communication ou d'un contrôle. L'en-vue-de contribue à déterminer quelles différences émergent et lesquelles restent d'abord en arrière-plan.

Cet en-vue-de ne doit pas être confondu avec un simple but subjectif. Les questions scientifiques possèdent elles aussi un en-vue-de : mesurer, comparer, expliquer, prévoir. De même, des questions logiques ou éthiques peuvent viser à rendre déterminables validité, contradiction, atteinte ou responsabilité. L'en-vue-de désigne la relation d'accomplissement à l'intérieur de laquelle une différence est employée et mise à l'épreuve comme différence.

La formation de seuils en constitue un cas particulier particulièrement parlant. Là où un continuum est donné, un seuil posé ou objectivement justifié peut produire une distinction de cas. Mais la structure générale va plus loin : même sans seuil numérique, une question peut ouvrir un point de vue dans lequel une différence est reconnue et stabilisée comme instance.

Question / point de vue → seuil éventuel → formation d'instances → différence qui tient

Le concept de différence devient ainsi à deux niveaux. À un premier niveau, la diversité peut exister comme structure de ce qui se présente. À un second niveau, une telle diversité est articulée sous une considération déterminée comme différence pertinente, reliée à un étalon et éventuellement fixée comme instance. Le second niveau ne présuppose pas nécessairement, dans chaque cas, le premier comme propriété déjà entièrement constituée ; mais il demeure lié à la résistance et à l'épreuve.

Cette structure à deux niveaux est précisément importante pour la philosophie de l'advenir développée jusqu'ici. Elle permet de dire que le monde ne devient pas différent seulement par nos questions, sans affirmer pour autant que toute différence valable pour nous serait déjà entièrement déterminée indépendamment de tout point de vue. Ici encore, connaître n'est ni simple lecture ni construction souveraine.

La différence n'est ni simple étiquette du considéré ni simple produit du considérer ; comme différence valable, elle tient dans la relation des deux.

Le caractère relationnel d'outil de la différence peut donc se formuler ainsi : une différence pertinente apparaît comme détermination articulée dans un accomplissement où ce qui se présente et la considération contributive sont doublement ancrés. L'ensemble d'outils fournit les prises ; le donné contribue à décider quelles prises tiennent.

On comprend ainsi pourquoi questions, seuils et formation d'instances ne sont pas de simples ajouts à la connaissance. Ils appartiennent aux outils par lesquels une multiplicité apparaît comme ordre déterminé, contrôlable et prolongeable. Leur validité demeure

toutefois toujours révisable : la résistance peut montrer qu'une question est inadéquate, un seuil arbitraire ou une instance trop grossière.

Caractère relationnel d'outil = contribution sous conditions de résistance

18. Questions discrètes et sous-détermination du continu et du discret

L'analyse des questions, des seuils et de la formation d'instances entraîne une nouvelle conséquence épistémologique. Les questions à seuil possèdent une structure de réponse discrète. Si l'on demande si une valeur se situe au-dessous ou au-dessus d'une limite, au moins deux classes de réponses apparaissent, même si le donné lui-même suit éventuellement un cours continu.

La discrétion de la réponse ne doit donc pas être transférée sans plus à la structure ontologique de ce qui répond. Le même ordre de réponse binaire ou multiclasse peut reposer aussi bien sur un domaine d'objets discret que sur un domaine continu.

donné continu ou discret → question à seuil → réponse discrète

La discrétion de la réponse ne prouve pas la discrétion de ce qui répond.

Il faut donc distinguer trois niveaux : la structure du donné, la structure de la considération et la structure de la réponse produite. Il n'existe entre eux aucune isomorphie automatique. L'outil du questionnement peut posséder une forme qui n'est pas nécessairement celle de ce qui se présente lui-même.

Cela apparaît particulièrement nettement avec les valeurs seuils. Une valeur continue x peut être divisée par la question $x < s$ ou $x \geq s$ en deux cas. La formation des cas est réelle comme résultat du processus de questionnement et de décision, mais il n'en découle pas que x lui-même ne puisse posséder que deux états ou, plus généralement, uniquement des états discrets.

Structure du donné $\neq$ structure de la question $\neq$ structure de la réponse

Même un raffinement continuellement croissant des intervalles interrogés ne supprime pas sans plus cette différence. Des seuils ou questions d'intervalle de plus en plus fins peuvent approximer avec une précision arbitraire un cours continu ou strictement monotone. Mais chaque interrogation effectivement accomplie demeure une sélection ou une délimitation discrète.

Mathématiquement, une procédure limite peut, sous des conditions appropriées, déterminer univoquement un point ou un parcours. Il faut distinguer cela de la situation pratique de connaissance : un raffinement infini est un concept-limite mathématique, non une suite d'actes de mesure ou de questionnement entièrement accomplie en un temps fini. On ne peut donc pas dire qu'un parcours continu serait en principe insaisissable mathématiquement ; mais aucune suite finie de réponses discrètes à des seuils ne l'épuise en tant que continuum.

discrétisation finie aussi fine que l'on veut $\neq$ continuum lui-même

Le raffinement des seuils accroît la résolution, mais n'abolit pas le caractère d'outil de la discrétisation.

Il en résulte une sous-détermination quant à la question de savoir si le donné lui-même est structuré de manière continue ou discrète. De la discrétion observée ne découle aucune discrétion ontologique. Inversement, d'un parcours qui apparaît lisse et continu ne découle pas nécessairement que la structure sous-jacente doive être ontologiquement continue. Un ordre discret très fin peut apparaître continu dans la plage de résolution accessible.

La thèse ne doit toutefois pas être absolutisée. Des modèles différents peuvent être confrontés par des mesures supplémentaires, des conséquences théoriques et de nouvelles questions. Il n'est donc pas affirmé que continuité et discrétion seraient par principe indécidables empiriquement. La thèse est seulement la suivante : de la forme discrète des questions à seuil, d'intervalle et d'instance ne découle aucune ontologie univoque du donné.

discrétion observée $\nRightarrow$ discrétion ontologique

continuité observée $\nRightarrow$ continuité ontologique

Cette sous-détermination approfondit le caractère relationnel d'outil de la différence. Questions et seuils ne rendent pas la réalité arbitraire ; ils rencontrent une résistance. Mais ils abordent ce qui se présente d'une certaine manière. La structure d'apparition ou de réponse qui en résulte est donc doublement ancrée : dans le donné et dans la forme de l'accès.

La modestie épistémologique qui en découle ne se dirige ni contre la science ni contre la mesure. Au contraire : elle exige de prendre au sérieux la puissance des instruments de mesure précisément en ne déclarant pas sans examen leur forme comme forme ultime du réel. Des modèles de continuité et de discrétion peuvent être extraordinairement efficaces sans que leur succès implique déjà que la structure ontologique du donné soit identique à la structure discrète ou continue du modèle.

La proposition générale est donc la suivante : la forme de l'accès limite la forme de détermination susceptible d'apparaître comme réponse. Plus un outil de connaissance travaille avec seuils, classes et instances, plus il faut distinguer soigneusement la discrétion de ses résultats d'une éventuelle discrétion de ce qui se présente.

La discrétisation de l'accès laisse sous-déterminée l'ontologie de ce qui est accessible.

19. La dualité de la réponse et la multiplicité du donné

L'examen précédent de la discrétion des questions et des réponses appelle une nouvelle précision. Une réponse binaire ne présuppose pas que le donné lui-même soit constitué de deux états discrets. Un seul donné peut posséder une structure continue d'état ou de déroulement et néanmoins être réparti par une question à seuil en deux classes de réponses.

Il faut ici distinguer l'unité de l'objet et la structure de ses états. Le fait qu'un seul objet soit donné ne signifie pas qu'il soit en soi parfaitement indifférencié. Un objet unique peut, au cours du temps ou selon une autre grandeur, prendre continûment des valeurs différentes. Son unité comme objet est donc compatible avec une multiplicité de ses états.

un objet + multiplicité continue d'états $\neq$ dualité discrète d'états

Un exemple parlant est celui d'un quasar observé dont la luminosité varie, dans une idéalisation, continûment et périodiquement. Soit $H(t)$ sa luminosité et s une valeur seuil choisie. La question d'observation ne demande alors pas quelle luminosité exacte est présente à chaque instant, mais seulement si $H(t)$ se trouve au-dessous, au-dessus ou exactement sur le seuil.

$$H(t) < s \text{ ou } H(t) \geq s$$

La structure de réponse est donc binaire : « plus sombre que le seuil » ou « plus lumineux, ou aussi lumineux que le seuil ». Le parcours de luminosité sous-jacent peut néanmoins être continu. La dualité apparaît au niveau des classes de réponses, non nécessairement au niveau de la structure ontique des états.

Pour une observation unique, il ne faut d'ailleurs pas parler exactement de deux réponses données simultanément. Il y a une réponse parmi deux classes de réponses possibles. Ce n'est qu'au cours d'observations effectuées à des moments différents que les deux classes peuvent être effectivement réalisées.

parcours continu $\rightarrow$ question à seuil $\rightarrow$ deux classes de réponses possibles

Il faut donc différencier aussi le concept antérieur de dualité. Une dualité ontique ou présente désigne deux éléments, états ou pôles discrets dans le donné lui-même. Une dualité épistémologique apparaît en revanche lorsqu'une question partitionne un domaine éventuellement continu en deux classes de réponses. De la seconde, on ne peut conclure à la première.

dualité épistémologique $\nRightarrow$ dualité ontique discrète

La dualité de réponse ne peut toutefois être produite sans aucun appui dans le donné. Pour que les deux classes de réponses soient objectivement applicables, le donné doit posséder une structure d'état ou de déroulement suffisante à laquelle le seuil puisse être rapporté de façon sensée. Dans l'exemple du quasar, cette structure réside dans la luminosité variable. Elle ne doit cependant pas être déjà découpée elle-même en catégories discrètes de « clair » et de « sombre ».

La double inscription se montre ici de nouveau. La forme de l'alternative binaire vient de la question et du seuil ; la réponse qui vaut dans chaque cas est codéterminée par le donné. L'observateur peut choisir la partition, mais il ne peut fixer arbitrairement de quel côté du seuil se situe effectivement la valeur mesurée.

Forme de la dualité : contribution de la question | Validité de la réponse : résistance du donné

Cette distinction précise aussi le rôle de la multiplicité. Une réponse binaire n'exige aucune dualité discrète déjà présente dans le donné. Ce qui est requis, plus faiblement, est une distinguabilité ou une structure de déroulement sur laquelle une partition binaire puisse être appliquée. La dualité discrète de la réponse peut ainsi être logiquement postérieure à une multiplicité continue.

Cela ne peut toutefois pas être transposé à une unité absolument indifférenciée. Un parcours continu est déjà une multiplicité d'états ou de différences parce que des valeurs ou moments différents y sont distinguables. La question à seuil ne montre donc pas comment la première différence naît d'une unité parfaitement indifférenciée. Elle montre seulement comment un ordre discret de réponses peut surgir d'une multiplicité déjà présente, éventuellement continue.

C'est précisément là que réside la portée épistémologique de l'exemple. La dualité qui apparaît dans une réponse ne doit pas déjà être présente comme dualité dans le donné. Elle peut être une forme d'articulation produite par l'outil de la question et du seuil, tout en restant liée au donné.

La dualité de la réponse peut être plus jeune que la multiplicité à laquelle elle répond.

La sous-détermination du continu et du discret développée plus haut devient ainsi plus intelligible. Une suite de réponses binaires peut provenir aussi bien d'un parcours continu que d'une suite discrète d'états. La forme de la réponse ne révèle donc pas à elle seule la forme ontologique de ce à quoi il est répondu.

La conséquence soutenable est la suivante : une réponse discrète présuppose une forme privilégiée de distinction, mais non une ontologie discrète du donné. Ce qui doit au minimum être présupposé est une multiplicité ou une distinguabilité qui empêche l'acte de questionner de se perdre dans le vide.

20. Questions discrètes d'appartenance et frontières non discrètes

La distinction établie jusqu'ici entre la structure du donné et celle de son interrogation devient particulièrement nette aux frontières. Imaginons un donné unique E dont le bord n'est ni lisse ni constitué d'une suite finie de points-frontières clairement séparés, mais présente par exemple une structure fractale. Pour un point choisi x , on peut néanmoins poser une question binaire d'appartenance : x appartient-il à E ou non ?

Dans le cadre d'un ensemble classiquement déterminé, cette question possède une forme logique discrète. Pour le point interrogé, on distingue appartenance et non-appartenance. La structure de réponse est donc binaire, même si la forme du bord lui-même possède une structure beaucoup plus riche et non discrète.

$$x \in E \mid x \notin E$$

Il ne faut cependant pas en conclure que le schéma de questionnement aurait découvert une frontière discrète dans le donné. Il ne fournit d'abord que des décisions discrètes d'appartenance, c'est-à-dire un échantillonnage ou une représentation discrète. Si de nombreux points sont interrogés, les passages entre appartenance et non-appartenance peuvent donner des indications sur la localisation d'un bord ; mais la discrétion de ces réponses appartient d'abord à la forme de questionnement et de représentation.

Un bord de structure fractale rend cette différence particulièrement visible. Un échantillonnage toujours plus fin peut faire apparaître de nouvelles structures de bord à des

échelles toujours plus petites. Les réponses particulières restent binaires. La simplicité du schéma de réponse ne limite donc pas la complexité structurelle possible de ce à quoi il est répondu.

échantillonnage discret du bord $\neq$ bord discret du donné

On obtient ainsi une autre forme de sous-détermination ontologique. Un schéma oui/non peut interroger un domaine d'objet lisse, continu ou fractal. De la forme binaire de la réponse ne découle pas laquelle de ces structures appartient au donné.

Il faut donc distinguer au moins trois niveaux : premièrement la structure du donné et de son bord, deuxièmement la structure de la question, par exemple la question binaire d'appartenance, et troisièmement la structure de réponse ou de représentation qui en résulte. Il n'existe entre ces niveaux aucune isomorphie nécessaire.

Structure du donné $\neq$ structure de la question $\neq$ structure de la représentation de réponse

Cette proposition ne présuppose pas que toute question concrète d'appartenance serait pratiquement ou algorithmiquement décidable. Il faut distinguer la dualité logique des classes de réponses de la possibilité effective, à partir d'une information finie, de calculer ou mesurer une décision pour chaque point. Pour la pointe épistémologique, l'affirmation plus faible suffit : la forme binaire d'une réponse possible ne prouve aucune ontologie binaire ou discrète du bord.

Le caractère relationnel d'outil de l'articulation de la différence s'en trouve en même temps renforcé. Par sa résistance, le donné contribue à déterminer quelle réponse d'appartenance tient en un point donné. La question, la grille, la résolution et le mode de représentation contribuent en revanche à déterminer sous quelle forme le bord apparaît articulé. Les instances discrètes obtenues ne sont donc ni des inventions arbitraires ni des copies immédiates d'une frontière nécessairement discrète.

Le principe épistémologique est donc le suivant : une suite de décisions discrètes intérieur/extérieur ou d'appartenance peut articuler un bord sans qu'il s'ensuive que ce bord soit lui-même constitué d'éléments discrets. La discrétion de la représentation ne doit pas être identifiée à la structure du représenté.

La discrétion de la description du bord ne prouve pas la discrétion du bord.

21. La multiplicité est-elle dans le donné — ou seulement dans ses réponses ?

L'argumentation précédente a montré qu'on ne peut pas conclure sans autre forme de procès de la forme de nos réponses à une forme semblable du donné. Des réponses binaires peuvent provenir de parcours continus ; des échantillonnages discrets de bords peuvent représenter des frontières non discrètes ou fractales. Une question ontologique plus radicale se pose alors : que permettent réellement d'affirmer des réponses multiples quant à l'existence d'une multiplicité dans le donné lui-même ?

Il faut d'abord poser une limite. De ce qui précède, il ne résulte pas encore qu'il serait impossible de déterminer jamais si le donné possède en général une multiplicité. Une telle indécidabilité de principe serait plus forte que la sous-détermination obtenue jusqu'ici entre discrétion et continuité. Elle exigerait un argument supplémentaire.

Mais la question s'impose désormais objectivement. Car si une même forme discrète de réponse est compatible avec des structures sous-jacentes très différentes, l'inférence immédiate de la multiplicité des réponses à une multiplicité correspondante du donné perd son évidence.

réponses multiples $\nRightarrow$ sans plus ontologie multiple

Il faut distinguer ici unité et indifférenciation. Un donné unique peut être un un et néanmoins posséder différents états, déroulements, relations ou possibilités de réponse. L'unité de l'objet n'exclut pas la multiplicité. Inversement, la multiplicité des réponses ne prouve pas que le donné doive être composé de parties ontiquement séparées ou d'états discrets.

La double inscription développée jusqu'ici suggère une affirmation minimale prudente. Le donné doit être tel que des déterminations différentes puissent tenir à son égard sous des questions appropriées. Cette capacité de réponse est plus faible que l'affirmation d'une multiplicité ontique déterminée. Elle dit d'abord seulement que des déterminations relationnelles différentes ne se perdent pas dans le vide.

présupposition minimale : capacité différentielle de réponse du donné

La question se déplace ainsi. Peut-être ne faut-il pas décider d'abord s'il y a un un ou une multiplicité. Il faut plutôt demander si la multiplicité doit être comprise comme quelque chose qui s'ajoute à l'unité ou comme la manière dont une unité peut être articulée sous des relations, points de vue et transitions différents.

Cette possibilité ne doit toutefois pas être proclamée trop vite comme solution. Car parler de dispositions, relations ou possibilités de réponse différentes peut simplement déplacer la multiplicité dans un autre vocabulaire. Si l'on attribue à un un la capacité de répondre à la question Q_1 autrement qu'à la question Q_2 , une structure distinguable du pouvoir-répondre est déjà donnée. La multiplicité n'aurait alors pas disparu ; elle serait redécrite comme structure dispositionnelle ou relationnelle.

unité $\neq$ nécessairement indifférenciation

diversité relationnelle des réponses peut elle-même être une forme de multiplicité

C'est précisément pourquoi la thèse forte d'une indécidabilité de principe n'est pas encore acquise. Pour l'étayer, il faudrait montrer que deux modèles ontologiquement distincts — l'un avec une véritable multiplicité interne, l'autre sans multiplicité interne correspondante — fournissent les mêmes réponses à toutes les questions, mesures et interventions possibles en principe.

Appelons M un modèle dans lequel le donné possède une multiplicité interne et E un modèle dans lequel on suppose un donné unitaire sans cette multiplicité interne. Pour obtenir un

véritable théorème d'indécidabilité, il faudrait que toute considération admissible Q produise dans les deux modèles la même structure de réponse observable.

pour tout Q admissible : $R_M(Q) = R_E(Q)$

Seule une telle équivalence de principe de l'observation ou de l'interrogation autoriserait la conclusion forte selon laquelle aucune expérience possible ne pourrait trancher entre les deux ontologies. Le présent texte n'a pas démontré une telle équivalence. Il a cependant ouvert la voie à cette question en montrant à plusieurs reprises que la forme de la réponse ne fixe pas univoquement la forme du donné.

La difficulté d'un tel modèle d'unité est qu'il ne doit pas réintroduire subrepticement la multiplicité. Une pluralité de dispositions, de règles de réponse ou de capacités relationnelles peut déjà constituer elle-même une structure différenciée. Un un réellement indifférencié ne pourrait pas sans plus répondre diversement sans qu'il faille expliquer d'où vient la différence des réponses. Le problème de l'émanation revient ainsi sous une forme nouvelle : comment une capacité de réponse différenciée peut-elle provenir d'une indifférenciation supposée ?

Le problème se déplace de la pluralité des choses vers la condition de leur capacité à répondre différemment.

Cette nouvelle question entretient un rapport étroit avec la question ontologique classique : « Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? » Elle n'en est toutefois pas une simple reformulation.

La question classique porte d'abord sur le fait d'être : pourquoi y a-t-il quelque chose ? La question développée ici présuppose en revanche déjà que quelque chose se présente ou répond et interroge la structure ontologique minimale de ce quelque chose : sa capacité de réponse multiple doit-elle être comprise comme multiplicité de l'étant lui-même, ou une unité articulable relationnellement suffit-elle ?

question classique : pourquoi y a-t-il quelque chose ?

accentuation : que doit être au minimum ce quelque chose pour que différence et réponse multiple soient seulement possibles ?

En ce sens, la nouvelle question est à la fois une accentuation et un déplacement de la question ontologique fondamentale. Elle ne remplace pas la question de l'être, mais introduit en elle un second seuil. Après avoir demandé pourquoi il y a quelque chose, on demande quelle structure minimale ce quelque chose doit posséder pour que distinction, réponse, transition et advenir deviennent possibles.

L'accentuation n'est donc pas seulement épistémologique. Il demande non seulement ce que nous pouvons savoir, mais aussi quelles présuppositions ontologiques nous sommes en droit de tirer de la possibilité de réponses différenciées. Il demeure en même temps critique de la connaissance, parce qu'il empêche de transformer trop vite la forme de nos questions et de nos réponses en architecture interne du donné.

La question fondamentale classique peut ainsi être affinée : non seulement « Pourquoi y a-t-il quelque chose ? », mais aussi « Pourquoi ce qui est est-il seulement différenciable ou capable

de répondre ? », et plus prudemment encore : « Quelle structure minimale doit être donnée pour qu'une différence puisse tenir sous considération ? »

Pourquoi y a-t-il quelque chose ? → Pourquoi ce quelque chose est-il différenciable ? →
Quelle structure minimale porte réponse et advenir ?

Cette gradation ne répond pas à la question ontologique classique. Elle précise cependant ce qui est déjà presupposé par « quelque chose ». Un quelque chose absolument dépourvu de structure ne serait ni distinguable, ni déterminable relationnellement, ni capable de répondre. Dès qu'on lui attribue capacité de réponse, possibilité ou transition, une structure minimale est déjà en jeu.

Le résultat actuellement soutenable est donc le suivant : il n'est pas démontré que la multiplicité ontique soit indécidable en principe. Dans le cadre de l'argumentation menée jusqu'ici, seule la sous-détermination plus faible est établie : des réponses multiples ne fixent pas univoquement la forme ontologique du donné. Il en naît toutefois une véritable nouvelle question fondamentale concernant la structure minimale de différence ou de réponse de l'étant.

La multiplicité des réponses n'oblige pas à une ontologie de la multiplicité ; elle oblige toutefois à poser la question de la possibilité de la différence.

22. De la première différence à la capacité minimale de différenciation

La question posée jusqu'ici de la « première différence » demande une nouvelle précision. La formulation peut donner l'impression qu'il y aurait d'abord un un parfaitement indifférencié et qu'une différence n'y apparaîtrait qu'ensuite. Or cette représentation est précisément problématique : si le point de départ était réellement absolument indifférencié, on ne pourrait lui attribuer ni capacité de réponse différenciée, ni disposition à la différenciation, ni relation à partir de laquelle une différence déterminée pourrait surgir.

Dès que l'on attribue à un un différentes déterminations, réponses ou relations possibles, il reste certes un numériquement ou systémiquement, mais il n'est plus au sens strict absolument indifférencié. Il faut donc distinguer unité et indifférenciation.

unité ≠ indifférenciation absolue

Un donné individuel peut former une unité tout en comportant des états, des déroulements, des relations ou différentes possibilités de réponse. En ce sens plus large, unité et multiplicité ne s'excluent pas. Seule est exclue la combinaison d'une indifférenciation absolue avec une capacité réelle de différence.

La question logiquement première se déplace donc. Elle ne porte plus nécessairement sur une « première différence » déjà accomplie, mais sur la capacité minimale de différenciation du donné : que doit-il au minimum y avoir dans le donné pour qu'une différence déterminée puisse surgir sous une relation, une considération ou un advenir ?

Ce qui est logiquement premier n'est pas la première différence, mais la capacité de différenciation du donné.

Le concept de capacité de différenciation est ici délibérément plus faible que celui d'une multiplicité déjà constituée. Il ne désigne pas nécessairement deux états achevés A et B, ni un espace modal entièrement déterminé de plusieurs alternatives. Il désigne d'abord seulement la structure minimale grâce à laquelle le donné ne demeure pas parfaitement indifférent à toute relation possible.

Cette capacité de différenciation doit donc être distinguée d'une différenciation concrète. Une différenciation concrète articule, dans une relation déterminée, une différence ; la capacité de différenciation désigne la capacité de réponse présupposée grâce à laquelle une telle articulation peut seulement tenir au donné.

capacité de différenciation → différenciation → différence déterminée

Cette précision s'intègre ainsi à la double inscription. La considération peut apporter une forme de différence, mais elle ne peut contraindre un donné absolument indifférenciable sous tout rapport à produire une différence robuste. Inversement, la différence déterminée n'a pas besoin de se trouver déjà dans le donné comme étiquette toute faite indépendamment de tout point de vue. Elle peut n'acquérir une Gestalt que relationnellement.

La structure minimale peut donc provisoirement se formuler ainsi : le donné doit être différenciable ; la relation ou la considération privilégie un point de vue ; sous ce point de vue, une différence déterminée peut tenir.

donné différenciable + relation/considération → différence déterminée

Ce déplacement aiguise en même temps le problème de l'émanation. Si les différences concrètes sont des actualisations relationnelles d'une capacité de différenciation déjà présupposée, le problème le plus profond ne se situe plus dans le surgissement d'une première dualité toute faite. Il réside dans la question de savoir comment penser une capacité minimale de différenciation sans déjà présupposer subrepticement une multiplicité constituée.

La prudence est ici encore nécessaire. « Capacité de différenciation » ne doit pas devenir simplement un nouveau mot pour désigner un ensemble caché d'alternatives toutes faites. Sinon rien ne serait gagné. Le concept n'est philosophiquement fécond que s'il est compris comme ouverture structurelle minimale : comme condition permettant à différentes déterminations de devenir relationnellement possibles sans qu'elles aient déjà à être complètement prédonnées.

La pointe ontologique se modifie elle aussi. La question n'est plus seulement : pourquoi y a-t-il quelque chose ? Ni seulement : d'où vient la première différence ? Elle devient plus élémentaire encore : quelle capacité minimale de différenciation ce qui est doit-il posséder pour qu'une différence puisse tenir sous relation et qu'un advenir devienne possible ?

Pourquoi y a-t-il quelque chose ? → Qu'est-ce qui rend ce quelque chose différenciable ? →
Comment différence déterminée et advenir peuvent-ils en surgir ?

Cette question ne constitue pas une solution complète du problème. Elle déplace toutefois la charge de l'explication vers un point conceptuellement antérieur. Une théorie qui part d'une origine absolument indifférenciée doit expliquer comment la capacité de différenciation s'y ajoute sans être déjà présupposée. Une théorie qui la tient pour originaire doit expliquer quel statut ontologique possède cette structure minimale sans l'identifier trop vite à une pluralité déjà achevée.

Le résultat actuellement soutenable est donc le suivant : des différences concrètes présupposent une capacité minimale de différenciation du donné si elles ne doivent pas être de simples productions de la considération. Cette capacité est plus faible qu'une dualité discrète déjà achevée et peut-être plus faible qu'une multiplicité modale pleinement constituée. Elle marque la réceptivité ontologique minimale à laquelle relation et résistance peuvent seulement prendre prise.

Le premier seuil philosophique ne se situe pas dans la dualité, mais dans la capacité de différenciation.

23. Néantiser et condition minimale du non-néantiser

La distinction entre un un absolument indifférencié et un un au moins minimalement différenciable permet une nouvelle précision. On peut ici reprendre le concept de « Nichten » utilisé auparavant. « Néantiser » (*Nichten*) ne signifie pas simplement, ici, non-être métaphysique. Il désigne plutôt un cas-limite d'irrélevance : un quelque chose supposé est, au regard de tous les accès pertinents, indiscernable de sa non-présence.

Cette détermination est épistémologique et relationnelle. Elle n'affirme pas qu'un un totalement indifférencié serait ontologiquement identique au néant. Elle dit seulement ceci : si sa présence ne produit aucune différence sous aucune considération pertinente possible, alors l'accès ne permet pas de distinguer sa présence de sa non-présence.

un un entièrement indifférencié $\neq$ nécessairement le néant

mais : indiscernabilité totale dans l'accès $\rightarrow$ néantiser au sens employé ici

On peut ainsi préciser opérationnellement le concept de néantiser. Soit Q une question, relation, mesure ou considération admissible, et $R(E, Q)$ la structure de réponse qui apparaît sous cette considération. Un donné E « néantise » en ce sens lorsqu'aucune considération admissible ne peut établir de différence entre E et sa non-présence N.

E néantise $\Leftrightarrow$ pour tout Q admissible : $R(E, Q) = R(N, Q)$

Cette formule ne doit pas être lue comme preuve d'une égalité ontologique $E = N$. Elle désigne une équivalence du point de vue de l'accès. Deux hypothèses ontologiquement distinctes peuvent être indiscernables pour une classe déterminée de considérations. « Néantiser » désigne précisément cette irrélevance de la différence eu égard à l'accès possible.

La condition contraire est d'autant plus faible. Un un « ne néantise pas » dès qu'on peut penser au moins une relation admissible sous laquelle sa présence porte une différence par rapport à sa non-présence.

E ne néantise pas $\Leftrightarrow$ il existe un Q admissible tel que $R(E,Q) \neq R(N,Q)$

La notion antérieure de capacité de différenciation devient ainsi plus précise. La condition minimale du non-néantiser ne consiste pas en ce que l'un possède déjà deux parties, deux états discrets ou une multiplicité élaborée. Il suffit que sa présence puisse faire une différence dans au moins une relation.

Cette efficacité différentielle minimale est logiquement plus faible qu'une dualité achevée. Elle n'exige aucune alternative A/B déjà articulée. Elle dit seulement que le donné ne demeure pas parfaitement indifférent à toute relation possible.

Non-néantiser $\approx$ efficacité différentielle minimale $\approx$ capacité minimale de différenciation

L'expression « efficacité différentielle » rend visible un aspect qui n'était qu'implicite dans « capacité de différenciation ». Pour cette approche, un quelque chose n'est pas pertinent du seul fait qu'il puisse être postulé, mais parce que sa présence porte une différence dans une relation. C'est seulement là que commence une déterminabilité sur laquelle question, résistance et réponse peuvent prendre prise.

L'un parfaitement indifférencié forme donc un concept-limite. S'il est réellement pensé comme indifférencié sous tout rapport, aucune question ne peut fixer à son sujet une différence robuste. Dès qu'une question peut au contraire distinguer sa présence de sa non-présence, cette capacité minimale de différenciation est déjà donnée, par laquelle il ne correspond plus au cas-limite de la stricte indifférenciation.

Un un cesse de néantiser là où sa présence peut pour la première fois porter une différence.

La question ontologique fondamentale se trouve ainsi affinée une nouvelle fois. La question « Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? » présuppose déjà que « quelque chose » et « rien » puissent être posés de manière sensée comme pôles distinguables. L'approche développée ici s'approche encore davantage de ce seuil : quelle est la condition minimale pour qu'un un supposé ne demeure pas un simple postulat sans pertinence par rapport au néant ?

La réponse provisoire est la suivante : sa présence doit faire une différence dans au moins une relation possible. Cette réponse ne constitue aucune ontologie complète de l'être. Elle détermine seulement le seuil minimal au-dessous duquel l'hypothèse d'un quelque chose jouerait, pour tout accès possible, le même rôle que l'hypothèse de sa non-présence.

Quelle est la condition minimale pour qu'un un ne néantise pas ?

Que sa présence fasse une différence dans au moins une relation possible.

Sous cette forme, la question ontologique classique n'est pas remplacée, mais aiguisée jusqu'au seuil de sa propre articulabilité. Il ne faut pas seulement demander pourquoi quelque chose est ; il faut auparavant ou simultanément clarifier ce qui permet à un « quelque chose » d'être reconnaissable comme davantage qu'un concept-limite sans pertinence par rapport au néant.

Il en résulte une nouvelle gradation : du néantiser, le chemin ne mène pas directement à une multiplicité achevée, mais d'abord à une efficacité différentielle minimale. Ce n'est qu'à partir d'elle que peuvent apparaître, sous relation, des différences déterminées, multiplicité, transition et advenir.

néantiser → efficacité différentielle minimale → capacité de différenciation → différence déterminée → multiplicité → transition → advenir

Une dernière limitation importe. La proposition selon laquelle l'être serait ici distingué du néantiser par l'efficacité différentielle n'est pas une définition de l'être universellement démontrée. C'est une thèse philosophique à l'intérieur de l'approche développée. Elle affirme : pour un mode de connaissance qui n'articule les différences que sous relation, question et résistance, l'efficacité différentielle marque le seuil minimal à partir duquel l'hypothèse d'un quelque chose ne demeure plus entièrement sans pertinence.

Thèse philosophique : dans cette approche, l'être se distingue du néantiser non d'abord par la substance, mais par l'efficacité différentielle.

24. Capacité de multiplicité : entre indifférenciation et multiplicité

L'examen mené jusqu'ici a montré qu'une question présuppose déjà elle-même une structure de distinction. Questionner, c'est ouvrir au moins un espace de réponses possibles. Il ne s'ensuit toutefois pas que le donné doive déjà porter en lui toute cette multiplicité sous une forme achevée. La question décisive est plutôt de savoir si, et de quelle manière, le donné peut porter des réponses différentes.

Si différentes questions admissibles adressées au même donné produisent des réponses différentes et non arbitraires, ce donné ne peut plus être pensé comme absolument indifférencié. Il doit posséder au moins une structure grâce à laquelle toute relation et toute considération ne demeurent pas indifférentes à son égard.

Il existe Q_1 et Q_2 tels que $R(E, Q_1) \neq R(E, Q_2)$.

Un un pertinent devient ainsi analogue à la multiplicité sans être déjà une multiplicité constituée. Il demeure une unité, mais possède une différenciabilité relationnelle : des déterminations différentes peuvent tenir à son égard sous des points de vue différents.

Entre l'indifférenciation absolue et la multiplicité constituée, il faut donc poser un niveau intermédiaire propre. On peut le nommer capacité de multiplicité ou, dans la terminologie utilisée jusqu'ici, capacité minimale de différenciation.

indifférenciation absolue → différenciabilité relationnelle / capacité de multiplicité → multiplicité constituée

La capacité de multiplicité est plus faible qu'une diversité déjà articulée d'états, de parties ou d'alternatives. Elle n'exige pas encore un ensemble achevé $\{A, B, C, \dots\}$. Elle désigne seulement la condition structurelle grâce à laquelle des déterminations différentes peuvent apparaître sous des relations différentes.

Il faut distinguer ici plusieurs degrés. Le degré le plus élémentaire est la différence d'existence : le fait que E soit présent ou non fait une différence. Un degré plus fort est la différenciabilité relationnelle : des relations différentes au même donné peuvent porter des déterminations différentes. Ce n'est qu'à un niveau ultérieur qu'on peut parler d'une multiplicité constituée où états, moments ou relations distinguables sont représentés de manière structurée.

différence d'existence → différenciabilité relationnelle → multiplicité constituée

La question ontologique est maintenant de savoir quelle force doit posséder ce niveau intermédiaire. Une pure potentialité ne suffit pas si l'on entend par là quelque chose qui ne fait aucune différence dans la constitution du donné. Car alors l'affirmation selon laquelle E pourrait répondre différemment serait, dans le donné lui-même, indiscernable de l'affirmation selon laquelle E ne le pourrait pas.

Dès lors, en revanche, que la capacité de réponses différentes explique pourquoi des déterminations différentes sont possibles sous certaines relations, cette capacité possède une efficacité différentielle ontologique minimale. Elle n'est donc pas une simple description ajoutée de l'extérieur, mais une condition réelle de la capacité de réponse du donné.

Une potentialité qui ne fait ontologiquement aucune différence est, dans cette approche, elle-même néantisante.

Une potentialité capable de porter des réponses doit être ancrée ontologiquement au moins comme disposition ou structure relationnelle.

Cela n'implique toutefois aucune ontologie de possibilités toutes faites prédonnées. De la différenciabilité de E ne suit pas que A, B, C et d'autres déterminations soient déjà entièrement cachées dans E. La différence concrète peut n'apparaître que dans la relation, bien que la capacité de porter de telles différences doive être ancrée dans le donné.

La position intermédiaire la plus nette est donc la suivante : la capacité de différenciation est structurellement réelle ; ses différences concrètes n'ont pas besoin de préexister. Cette position évite aussi bien l'un absolument indifférencié qui répondrait différemment de manière inexplicable que l'hypothèse précipitée d'une multiplicité ontique déjà entièrement constituée.

La capacité de différenciation est structurellement réelle ; les différences concrètes n'ont pas besoin de préexister.

Le concept de capacité de multiplicité explicite cette position intermédiaire. Il ne désigne pas une multiplicité déjà actualisée, mais la structure ontologique minimale grâce à laquelle un donné peut recevoir des déterminations différentes sous des relations différentes. En ce sens, capacité de multiplicité et capacité de différenciation introduite plus haut sont presque synonymes.

La question de savoir si, dans ce qui est réellement présent, un minimum de multiplicité est déjà donné ontologiquement ou s'il n'existe qu'une pure potentialité ne peut donc être résolue par un simple ou bien/ou bien. Un minimum de structure doit être posé

ontologiquement si les réponses différentes ne doivent pas être entièrement produites par la considération. Ce minimum ne doit toutefois pas encore être une multiplicité constituée.

La suite qui en résulte insère entre non-néantiser et multiplicité un seuil ontologique propre. Le non-néantiser désigne l'efficacité différentielle minimale par rapport à la non-présence. La capacité de multiplicité désigne la capacité supplémentaire de porter des déterminations différentes sous des relations différentes. Ce n'est que son déploiement articulé qui forme une multiplicité au sens plus fort.

néantiser → non-néantiser / efficacité différentielle → capacité de multiplicité / capacité de différenciation → différenciation relationnelle → différences déterminées → multiplicité → transition → advenir

La proposition actuellement soutenable est donc la suivante : entre l'un absolument indifférencié et la multiplicité se trouve une capacité ontologiquement minimale de différenciation. Elle est suffisamment réelle pour porter des réponses différentes sans devoir déjà consister en différents états achevés.

25. Transcendental au sens faible : la condition de possibilité de la réponse différentielle

La capacité de multiplicité développée jusqu'ici ne peut ni être déduite comme propriété purement logique du seul concept d'un un, ni être posée d'abord comme simple constat empirique. Sa nécessité provient plutôt d'une structure conditionnelle : si un donné doit pouvoir répondre différemment, porter une différence ou, au sens développé, ne pas néantiser, il ne peut être absolument indifférencié.

Cette forme de nécessité peut être qualifiée de transcendantale au sens faible. Il ne s'agit expressément pas de reprendre l'ensemble du concept kantien du transcendantal. Il s'agit seulement de la question portant sur une condition nécessaire de possibilité d'un accomplissement ou d'un état de choses déterminé : que doit-il au minimum y avoir pour qu'une capacité différentielle de réponse soit seulement possible ?

Si une capacité différentielle de réponse doit être possible, une capacité minimale de différenciation doit être présupposée.

La structure de l'argument est donc conditionnelle et modale. Elle ne dit pas : tout un possède par la seule logique une multiplicité. Elle ne dit pas non plus simplement : empiriquement, nous observons une multiplicité. Elle dit plutôt : si, à l'égard d'un donné, du différent doit pouvoir tenir sous des relations différentes, ce donné doit posséder au moins cette capacité minimale de différenciation qui peut porter différentes déterminations.

La nécessité ne concerne donc pas nécessairement une multiplicité déjà constituée. Seule est requise la capacité de multiplicité, plus faible. Celle-ci doit toutefois être suffisamment réelle pour porter la possibilité d'une réponse différentielle. Sinon, on ne comprendrait pas ce qui distingue un donné capable de répondre d'un cas-limite absolument indifférencié.

capacité différentielle de réponse $\Rightarrow$ capacité minimale de différenciation / capacité de multiplicité

La forme contrefactuelle sert ici de contre-épreuve. On demande : qu'en serait-il si l'un était parfaitement indifférencié ? Sous cette hypothèse, aucune détermination différente ne pourrait tenir à son égard, aucune relation ne pourrait porter de différence et aucune capacité différentielle de réponse ne pourrait être expliquée. C'est précisément par là que la condition modale devient visible.

Ce n'est donc pas la nécessité elle-même qui se laisse le mieux qualifier de « contrefactuelle ». C'est plutôt l'épreuve qui est contrefactuelle et qui fait apparaître sa nécessité modale : si le donné était absolument indifférencié, la possibilité d'une réponse différentielle disparaîtrait. Puisque cette capacité est présupposée, l'indifférenciation absolue est exclue.

Ce n'est pas la nécessité elle-même qui est contrefactuelle ; c'est la contre-épreuve qui l'est et qui rend visible sa nécessité modale.

L'expression « transcendantal au sens faible » caractérise ainsi une interrogation méthodique en retour. Le point de départ n'est pas une spéculation sur l'architecture interne de l'étant, mais un accomplissement présupposé : il y a des réponses, différences ou effets distinguables. À partir de là, on demande quel est le minimum sans lequel cet accomplissement ne serait pas possible.

Cette inférence demeure ontologiquement retenue. Elle ne permet pas de lire dans la diversité des réponses une multiplicité discrète ou continue déjà achevée dans le donné. Elle permet seulement l'affirmation plus faible selon laquelle le donné ne peut être totalement indifférencié, à moins de comprendre la réponse différentielle comme production entièrement arbitraire du questionnement.

L'interrogation transcendantale complète ainsi la double inscription. La forme de la question est une contribution ; la possibilité qu'une réponse non arbitraire y tienne exige résistance et capacité minimale de différenciation du donné. L'outil de connaissance ne produit pas de lui-même la structure ontologique minimale ; il la rend visible comme condition de possibilité d'une différence robuste.

question / relation + résistance du donné $\rightarrow$ différence qui tient

Dans cette perspective, la suite développée jusqu'ici peut encore être qualifiée. Non-néantiser et capacité de multiplicité ne sont pas des propriétés déduites analytiquement du concept d'un. Elles sont posées comme conditions minimales nécessaires dès lors qu'on présuppose qu'un donné peut porter des réponses différentielles.

La force philosophique de cette formulation réside précisément dans sa limitation. Elle ne prouve aucune ontologie générale de la multiplicité. Elle détermine seulement un seuil : au-dessous d'une capacité minimale de différenciation, la réponse différentielle ne serait plus intelligible. Au-dessus de ce seuil, il reste ouvert que la structure sous-jacente soit continue, discrète, relationnelle, dispositionnelle ou autrement constituée.

Transcendantal au sens faible signifie ici : demander la condition minimale sans laquelle une capacité différentielle de réponse ne serait pas possible.

26. Structure et Gestalt : deux faces de la question transcendantale au sens faible

La question transcendantale au sens faible portant sur la condition de la réponse différentielle peut être encore précisée par les concepts de « structure » et de « Gestalt ». Ces deux concepts ne désignent pas deux explications concurrentes du même état de choses. Ils marquent plutôt deux niveaux différents et corrélés : une condition, du côté du donné, du pouvoir-répondre, et la forme relationnelle sous laquelle cette condition apparaît dans une considération déterminée.

Dans ce contexte, « structure » désigne d'abord le minimum d'ordre, d'efficacité différentielle ou de capacité de relation qui doit être attribué au donné pour que des déterminations différentes puissent seulement tenir à son égard. La structure n'est donc pas nécessairement une forme visible, ni une articulation toute faite en parties discrètes, ni déjà une multiplicité constituée. Elle peut être beaucoup plus faible : capacité minimale de différenciation ou capacité de multiplicité.

En ce sens, la structure se situe plutôt du côté du donné. Le mot « intrinsèque » serait toutefois trop fort s'il signifiait que cette structure pourrait être entièrement déterminée indépendamment de toute relation. L'argumentation développée jusqu'ici laisse précisément ouverte la question de savoir quelle part de ce qui apparaît comme structure déterminée n'est articulée que sous considération. Il est donc plus juste de parler de structure du côté du donné.

Structure = ordre minimal du côté du donné capable de porter une réponse différentielle « Gestalt », en revanche, ne désigne pas simplement une autre propriété intrinsèque du donné. La Gestalt est l'articulation déterminée sous laquelle une structure porteuse apparaît selon un point de vue, une question, un seuil, un mode de mesure ou une autre forme de l'outil. Elle est ainsi davantage relationnelle et liée au caractère d'outil que la structure.

Un parcours continu de luminosité peut constituer une structure du donné. Lorsqu'on lui adresse la question à seuil de savoir si la luminosité se situe au-dessous ou au-dessus d'une certaine valeur, cette structure apparaît sous la Gestalt « sombre/clair ». De même, un bord de structure fractale peut, sous une grille, une résolution et des questions binaires d'appartenance, prendre une Gestalt discrète de représentation sans devenir pour autant lui-même un bord discret.

Structure du donné + considération / outil → Gestalt

La Gestalt ne doit donc pas être comprise comme libre invention de l'outil. Elle reste liée à la résistance du donné. Une même considération ne peut produire arbitrairement n'importe quelle Gestalt ; inversement, aucune Gestalt particulière n'est sans plus identique à la

structure ontologique complète du donné. La Gestalt est doublement ancrée : dans ce qui répond et dans la manière de questionner, mesurer, distinguer ou représenter.

La sous-détermination déjà obtenue se répète ainsi à un niveau plus général. Une Gestalt présuppose une structure porteuse quelconque ; mais d'une Gestalt déterminée, on ne peut nécessairement reconstruire une structure sous-jacente univoque.

Gestalt $\Rightarrow$ quelque structure porteuse

Gestalt $\nRightarrow$ structure ontologique univoque

Structure et Gestalt vont donc ensemble, mais non symétriquement. La structure désigne la condition, du côté du donné, de la différenciabilité ; la Gestalt désigne l'articulation relationnelle de cette différenciabilité sous une considération déterminée. La Gestalt peut changer lorsque changent point de vue, seuil, étalon ou outil, sans que le donné doive pour autant changer arbitrairement sa structure porteuse.

La question transcendantale au sens faible reçoit ainsi deux degrés. Premièrement : quelle structure minimale un donné doit-il posséder pour être en général différenciable et capable de répondre différenciellement ? Deuxièmement : comment cette structure doit-elle rencontrer un outil d'accès pour qu'une Gestalt déterminée, et donc une réponse déterminée, puisse apparaître ?

1. transcendantal au sens faible : quelle structure minimale rend possible la réponse différencielle ?

2. relationnel et lié à l'outil : comment cette structure apparaît-elle, sous considération, comme Gestalt ?

Structure et Gestalt ne sont ainsi ni synonymes ni alternatives. Elles forment plutôt les pôles complémentaires de la double inscription. La structure empêche que la Gestalt soit réduite à une simple projection de la considération. Le caractère d'outil de la Gestalt empêche inversement que toute forme qui apparaît soit comprise trop vite comme copie immédiate d'un ordre intrinsèque entièrement déterminé.

Cette distinction permet également une formulation plus précise de la capacité de multiplicité. La capacité de différenciation peut être comprise comme structure minimale du donné. Une Gestalt concrète est en revanche déjà une actualisation ou articulation relationnelle de cette structure. Les différences concrètes ne doivent donc pas préexister comme parties ou états tout faits dans le donné, bien que leur possibilité ne puisse rester ontologiquement sans conséquence.

La capacité de différenciation désigne la structure minimale ; la Gestalt désigne son articulation relationnelle.

On obtient ainsi une suite affinée : le non-néantiser exige une efficacité différencielle ; l'efficacité différencielle exige une structure minimale de différenciabilité ; sous relation avec un outil, cette structure peut prendre Gestalt ; à l'intérieur d'une telle Gestalt, des différences déterminées, des instances et finalement des multiplicités peuvent être articulées.

Non-néantiser → efficacité différentielle → structure minimale / capacité de différenciation → considération / outil → Gestalt → différences déterminées / multiplicité

Le concept de « Gestalt » possède ainsi un caractère d'outil particulièrement marqué. Il ne désigne pas seulement ce qui « apparaît subjectivement », mais la forme ordonnée sous laquelle le donné devient articulable dans un mode déterminé d'accès. Le caractère d'outil de la Gestalt est donc relationnel et lié à la résistance.

Dans la formule la plus brève : la structure porte ; la Gestalt apparaît. Mais la Gestalt n'apparaît pas librement ; elle apparaît au contact de la résistance d'une structure. Cette formule rassemble les deux faces de la question transcendante au sens faible sans inférer immédiatement de la forme d'apparition à l'ontologie ultime du donné.

La structure porte. La Gestalt apparaît. La Gestalt n'apparaît pas librement, mais au contact de la résistance d'une structure.

27. Articulation binaire de la Gestalt et indétermination de la structure

La distinction entre structure et Gestalt développée jusqu'ici suggère une nouvelle question : si la connaissance apparaît sous une Gestalt déterminée et linguistiquement articulable, en découle-t-il quelque chose quant à la forme logique de la structure du donné ? La réponse doit rester prudente. L'articulation peut être décomposée binaires sans que la structure sous-jacente doive elle-même être binaire.

D'abord, la thèse selon laquelle connaître présupposerait absolument formation d'instances et système de questions-réponses est trop forte. Perception, savoir-faire ou autres formes non propositionnelles de connaissance ne doivent pas déjà naître comme questions et réponses explicites. Pour une connaissance linguistiquement articulable, contrôlable et transmissible, une distinction et une formation d'instances sont toutefois nécessaires : quelque chose doit être reconnaissable comme cas d'une détermination par opposition à d'autres cas possibles.

Question et réponse ne constituent donc pas nécessairement la genèse de toute connaissance, mais elles fournissent une forme très générale de reconstruction de sa Gestalt communicable. On peut demander d'une assertion communicable sous quelle question elle vaut comme réponse, quelle alternative elle exclut et quelle instance elle concerne. Sans de telles conditions de validité distinguables, il ne serait pas clair ce qui est effectivement transmis ou contesté.

connaissance communicable → distinction articulable → formation d'instances

La seconde thèse demande elle aussi une limitation. Toute question sensée n'est pas elle-même binaire. Des questions portant sur une valeur, une cause, un nom, un parcours ou un ensemble ouvert de possibilités peuvent posséder plus de deux réponses possibles. Mais pour toute réponse proposée A à une question Q, on peut former une question binaire de vérification : « A convient-il comme réponse à Q ? »

Pour des ensembles de réponses finis et pour de nombreux ensembles dénombrables, une suite de telles décisions binaires peut coder les réponses possibles ou les restreindre progressivement. Pour des domaines continus ou autrement infinis, une détermination exacte peut en revanche exiger en principe une suite illimitée de raffinements binaires. Il ne vaut donc pas que toute question soit réductible en un nombre fini d'étapes à oui/non. Mais il vaut que des candidats de réponse déterminés et des précisions finies puissent être vérifiés binairement.

vérifiabilité binaire de la Gestalt $\Rightarrow$ structure binaire du donné

La « logique n-aire » de la structure demeure ainsi sous-déterminée. Du fait que des Gestalten linguistiques ou métrologiques peuvent être décomposées en décisions oui/non ne découle ni le nombre, ni la cardinalité, ni l'articulation intrinsèque de la structure qui les porte. Un donné continu, fractal, discret ou autrement ordonné peut produire sous des questions appropriées la même forme binaire de réponse.

La logique binaire appartient donc d'abord à la Gestalt d'articulation et de vérification. L'ordre logique ou mathématique propre à la structure du côté du donné demeure indéterminé par cette Gestalt seule. Ici encore se montre ceci : la structure porte ; la Gestalt apparaît — et la forme logique de l'apparition n'est pas sans plus la forme logique de la structure porteuse.

28. Hasard, cohérence et capacité minimale de réponse

Parler de capacité de réponse exige de la distinguer d'une simple production de sortie. Un automate qui génère des signes aléatoires indépendamment de la question posée produit certes quelque chose d'observable ; mais il ne répond pas, au sens pertinent, au contenu de la question. Ce qui importe n'est donc pas seulement qu'une sortie se produise, mais qu'il existe une dépendance reproductible entre question et réponse.

L'exigence selon laquelle des questions identiques devraient statistiquement conduire majoritairement toujours aux mêmes réponses n'est appropriée que pour des cas déterministes particuliers ou des cas binaires bruités. Plus généralement, à question identique répétée dans des conditions comparables doit correspondre une distribution conditionnelle de réponses suffisamment stable. Un système probabiliste peut être sensément capable de répondre même si les réponses individuelles varient.

La capacité de réponse exige : $P(R | Q)$ dépend de Q pour au moins certains Q .

Un automate de réponse purement aléatoire dont la distribution de sortie est indépendante de la question ne remplit pas cette condition. On a alors formellement $P(R | Q) = P(R)$. En théorie de l'information, cela correspond, dans le cas idéalisé d'absence d'information statistique de la réponse sur la question, à une information mutuelle $I(Q;R) = 0$. Un système constant qui produit le même signe à toute question est, relativement à la différence des questions, tout aussi insensible.

Un tel automate n'est toutefois pas absolument indiscernable d'un système qui ne produit aucune sortie : sortie aléatoire et silence sont observables comme différents. Il ne « néantise » donc pas sous tout rapport. Mais, dans le sens plus étroit développé ici, il néantise

relativement au contenu de la question : les différences entre questions ne se répercutent pas dans des différences correspondantes de la statistique des réponses.

La trace empirique minimale d'un un capable de répondre consiste donc en une responsivité différentielle statistiquement robuste. Des questions ou conditions différentes doivent, dans au moins un domaine, porter systématiquement des distributions de réponses différentes ; des conditions identiques doivent rendre ces distributions suffisamment reproductibles. La cohérence ne signifie pas ici identité rigide de chaque réponse particulière, mais dépendance stable.

capacité de réponse pertinente = sensibilité aux différences + stabilité statistique

29. Du quelque chose au quelqu'un : une seconde question-limite

La question-limite du non-néantiser peut être accentuée dans une seconde direction. Pour la structure du côté du donné, elle se formule : « Y a-t-il quelque chose — et non rien ? » Pour le contexte d'outil, on peut demander analogiquement : « Y a-t-il quelqu'un — et non personne ? » Cette mise en parallèle n'est pas une preuve logique d'homologie entre les deux questions, mais un slogan heuristique pour deux seuils différents.

Le premier seuil concerne l'efficacité différentielle minimale du donné : que doit-il y avoir pour que l'hypothèse d'un quelque chose fasse en général une différence par rapport à sa non-présence ? Le second seuil concerne la Gestalt relationnelle de l'accès au monde : qu'est-ce qui change lorsque non seulement quelque chose est donné, mais que quelqu'un questionne, emploie, se souvient, attend, vérifie et transmet du sens ?

Ce que « quelque chose ou rien ? » est pour la structure, « quelqu'un ou personne ? » l'est comme question-limite pour le contexte d'outil.

« Quelqu'un » ne désigne pas nécessairement un sujet isolé. Il s'agit d'un lieu de réceptivité relationnelle à l'intérieur d'un ensemble d'outils : un Dasein déjà entrelacé avec d'autres, avec le langage, les procédures, les institutions et des distinctions transmises. La Gestalt ne naît pas de ce quelqu'un seul ; elle reste doublement ancrée dans la résistance du donné et dans la manière de son accès.

La seconde question ne remplace donc pas la question ontologique du quelque chose. Elle lui adjoint une question relationnelle de même rang. Une ontologie qui demande seulement ce qui est donné, sans penser en même temps comment un quelqu'un articule et transmet des différences dans l'être-avec (*Mitsein*), laisse indéterminée la Gestalt, liée à l'outil, de cette présence.

30. Réhabilitation du *Man* : connaissance dans l'être-avec

La question du quelqu'un conduit à une réhabilitation prudente du « Man ». Elle ne se dirige pas contre le concept de Dasein, mais contre son rétrécissement ultérieur à un sujet isolé, apparemment autosuffisant. Chez Heidegger déjà, le Dasein est essentiellement être-avec (*Mitsein*) ; le *Man* désigne un mode fondamental de cet être-ensemble quotidien et non

une simple collection extérieure d'autres personnes. Ses possibilités de nivellement restent critiquables. Pour la connaissance, le *Man* possède cependant aussi une face productive : il porte procédures, langage, répétabilité, correction et mémoire institutionnelle.

En fait, on pose la question de l'être au pluriel. On reprend des concepts, vérifie des mesures, répète des expériences, programme des procédures, finance et organise des institutions, conteste des résultats et les améliore. La connaissance ne demeure donc pas dans l'espace intérieur d'un Dasein individuel. Elle prend Gestalt dans un être-avec qui survit aux contributions singulières et les rend contrôlables.

On peut le concrétiser par la physique. En 2023, la collaboration ALPHA au CERN a observé directement avec ALPHA-g l'influence de la gravité terrestre sur l'antihydrogène : dans les limites de la précision alors disponible, celui-ci est tombé vers le bas et s'est comporté d'une manière compatible avec la gravitation attractive ordinaire. Cela ne réfute pas toute théorie imaginable pouvant être désignée par le mot « antigravité » ; mais cela écarte l'attente simple selon laquelle l'antimatière devrait tomber vers le haut dans le champ gravitationnel terrestre.

De même, on ne « calcule » pas les intégrales de chemin selon une unique méthode algorithmique universelle. Dans les problèmes appropriés de théorie quantique et de théorie des champs, les intégrales de chemin sont évaluées à l'aide de procédures analytiques et numériques développées collectivement, notamment par des méthodes de Monte-Carlo sur réseau. Pour l'idée poursuivie ici, l'essentiel n'est pas une technique déterminée, mais la transmissibilité sociale et méthodique de la procédure : on peut l'apprendre, l'implémenter, la vérifier et l'améliorer.

Depuis la fin juin 2026, le Large Hadron Collider se trouve dans le Long Shutdown 3 ; d'autres parties du complexe d'accélérateurs du CERN suivent après la fin de leur exploitation en août. L'arrêt sert à la maintenance, à la consolidation et à d'importantes transformations pour le High-Luminosity LHC et d'autres installations. Cette entreprise est financée et portée par les États membres et les coopérations internationales. Ici non plus, « le CERN » n'agit pas comme un Dasein individuel : on planifie, construit, mesure, finance et assume ensemble la responsabilité.

Référence pour les exemples du CERN : CERN, « ALPHA experiment at CERN observes the influence of gravity on antimatter », 27 septembre 2023 ; CERN, « Long Shutdown 3 », page de projet mise à jour en continu, état au 8 août 2026.

Le *Man* reçoit ainsi une pointe épistémologique. Le moi individuel peut préciser une question ontologique ; ses concepts, contre-exemples et références de mesure sont toutefois déjà portés par un ensemble partagé d'outils. Si l'on tente ici de placer, à côté de la question du quelque chose, la question relationnelle du quelqu'un sur un pied d'égalité, ce n'est pas parce qu'un Dasein individuel ne pourrait vivre sans cette question. C'est parce que, dans le langage, la critique et les procédures partagées, on peut effectivement faire du chemin avec de telles questions.

Le *Man* ne nivelle pas seulement. Il transmet, vérifie, corrige et porte la connaissance au-delà du Dasein individuel.

31. La double hypothèse nulle

L'argumentation menée jusqu'ici ne fixe aucune ontologie positive d'objets clos ni de sujets clos. Elle autorise donc une double position méthodique, appelée ici délibérément hypothèse nulle et non proposition démontrée. Une hypothèse nulle, en ce sens philosophique, désigne une hypothèse initiale aussi parcimonieuse que possible, maintenue tant qu'aucune raison suffisante n'impose sa révision. Elle ne renverse pas logiquement la charge de la preuve ; elle rend plutôt explicites les hypothèses ontologiques supplémentaires qu'on s'abstient d'abord de faire.

Hypothèse nulle 1 : tant qu'aucune raison suffisante ne justifie le contraire, on ne présuppose pas que des objets existent comme choses autonomes, nettement délimitées et entièrement identiques à elles-mêmes.

Cette hypothèse ne nie pas que nous puissions distinguer, nommer et traiter avec succès des objets. Elle suspend seulement l'idée que les frontières d'objet ainsi formées puissent être tenues sans plus pour les frontières ontologiques ultimes du donné. Les réflexions précédentes sur les seuils, les réponses binaires, les bords fractals, la structure et la Gestalt militent précisément pour distinguer l'articulation d'un objet de la structure du donné.

Hypothèse nulle 2 : tant qu'aucune raison suffisante ne justifie le contraire, on ne présuppose pas que des sujets existent comme êtres autonomes, nettement délimités et entièrement identiques à eux-mêmes.

Cette hypothèse ne nie pas davantage expérience, perspective, questionnement, interprétation ou action. Elle suspend seulement l'affirmation ontologique plus forte selon laquelle tout cela devrait être fondé dans un porteur isolable, identique à lui-même, nommé sujet. La dimension du *Man* et de l'être-avec réhabilitée plus haut permet précisément de décrire d'abord relationnellement les accomplissements du questionner et de l'interpréter sans présupposer déjà une théorie substantialiste du sujet.

Deux restrictions précèdent toutefois les deux hypothèses nulles. Elles empêchent que la parcimonie méthodique ne bascule dans une ontologie du simple néant ou de l'indifférenciation totale.

Mais 1 — structure : il se peut qu'il n'y ait pas d'objets au sens fort de choses autonomes et définitivement délimitées. Pourtant, dans le cadre de l'argumentation menée jusqu'ici, une structure minimale de ce qui se trouve là ne peut être entièrement éliminée. Car là où les réponses ne néantisent pas, où des différences tiennent au contact de la résistance du donné et où des considérations différentes ne produisent pas arbitrairement les mêmes résultats, il faut poser au moins une efficacité différentielle minimale, c'est-à-dire une capacité de différenciation. Cette structure est plus faible qu'un objet achevé, mais plus forte que l'indifférenciation totale.

Scepticisme à l'égard de l'objet + non-néantiser $\Rightarrow$ au moins structure minimale du côté du donné

Mais 2 — Gestalt : il se peut qu'il n'y ait pas de sujets au sens fort d'êtres isolés et identiques à eux-mêmes. Pourtant, des questions, distinctions et interprétations se produisent. Ces accomplissements exigent au moins une instance de questionnement et d'interprétation au sens fonctionnel, non nécessairement substantialiste. La manière concrète dont cette instance est constituée reste ouverte : singulière ou plurielle, personnelle ou distribuée, linguistique, prélinguistique ou non linguistique, articulant de façon binaire ou multivalente. Il serait toutefois intenable de la déterminer en même temps comme un « personne » absolument informe et de lui attribuer néanmoins l'accomplissement de questions et d'interprétations différentes. Questionnabilité différentielle et interprétation présupposent au moins une Gestalt de l'accomplissement.

Scepticisme à l'égard du sujet + questionner/interpréter ⇒ au moins Gestalt relationnelle d'une instance d'accomplissement

La Gestalt ne doit là encore pas être identifiée à un sujet achevé. Elle désigne l'articulation relationnelle sous laquelle un accomplissement apparaît dans certaines relations. Une instance qui questionne peut donc posséder une Gestalt sans être présupposée comme substance close. De même, une structure minimale peut être donnée sans qu'un objet classique en découle déjà.

La double hypothèse nulle ne conduit donc pas à un nihilisme symétrique de l'objet et du sujet. Elle réduit plutôt les engagements ontologiques à deux restes minimaux : structure du côté du donné et Gestalt relationnelle. Tous deux sont plus faibles que les concepts classiques d'objet et de sujet, mais plus forts que le néant et le pur « personne ».

Aucun objet comme hypothèse initiale nécessaire. Aucun sujet comme hypothèse initiale nécessaire. Mais structure et Gestalt ne peuvent être simultanément supprimées sans reste si des réponses, questions et interprétations pertinentes doivent seulement pouvoir se produire.

La distinction précédente entre quelque chose et quelqu'un reçoit ainsi une forme méthodique. Du côté du quelque chose, la question minimale est : quelle structure doit être donnée pour que quelque chose ne néantise pas ? Du côté du quelqu'un : quelle Gestalt un accomplissement doit-il au moins prendre pour que des questions puissent être posées et des réponses interprétées sans présupposer déjà un sujet substantialiste ?

Les deux hypothèses nulles ne sont donc pas des thèses finales, mais des disciplines du commencement. Elles empêchent que l'objet et le sujet soient trop vite introduits comme unités ontologiques toutes faites. Les concepts positifs minimaux de structure et de Gestalt marquent en même temps la limite de cette parcimonie : là où une différence porte et où une question advient, ni un néant totalement dépourvu de structure ni un « personne » totalement dépourvu de Gestalt ne constituent une description suffisante.

32. Thèse générale condensée

Penser détermine en distinguant. Même le vide pensé n'apparaît que par contraste avec le non-vide. L'unité n'est une unité déterminée que sur l'horizon de la non-unité. Avec la dualité,

la différence devient explicitement relationnelle. La différence ouvre l'entre-deux, mais différence et entre-deux ne sont pas encore un advenir. L'advenir commence là où des moments distinguables sont ordonnés comme accomplissement d'une transition.

Cette transition possède une temporalité minimale sans être pour autant déjà une durée mesurée métriquement. Le temps mesurable exige en outre un processus de comparaison et présuppose ainsi lui-même un advenir.

La question-limite d'abord formulée comme question du surgissement de la première différence est précisée au cours de l'analyse. Logiquement antérieure à une différence déjà déterminée se trouve la capacité minimale de différenciation du donné : cette structure grâce à laquelle des déterminations différentes peuvent seulement tenir sous relation. Une explication ne peut nier cette différenciabilité tout en la présupposant tacitement dans des concepts tels que possibilité, transition, loi ou capacité de réponse.

À l'intérieur d'une structure déjà différenciable ou articulée s'ajoute un mouvement épistémo-logique : les questions sélectionnent des différences, les seuils les rendent décidables et la formation d'instances stabilise ce qui doit valoir comme cas d'une distinction. Ces prestations ne produisent pas la capacité minimale de différenciation à partir du néant ; elles articulent sous considération des différences et des Gestalten déterminées.

Multiplicité → question → seuil → instance → réponse déterminée

L'articulation de différences déterminées possède un caractère relationnel d'outil. Ce qui se présente apporte des diversités possibles et des résistances ; question, point de vue, seuil et formation d'instances apportent la forme sous laquelle une diversité vaut comme différence pertinente. Cette double inscription évite aussi bien l'idée de propriétés déjà étiquetées que la production arbitraire de différences par l'observateur.

Donné + considération → articulation de différence doublement ancrée

Les questions à seuil et d'intervalle produisent des structures discrètes de réponse et d'instance. Cette discrétion est d'abord une forme de l'accès et n'autorise à elle seule aucune conclusion univoque quant au caractère discret ou continu du donné. Des raffinements finis toujours plus fins accroissent la résolution sans supprimer entièrement cette différence épistémique.

accès discret $\nRightarrow$ donné univoquement discret

Une autre conséquence concerne la dualité de la réponse. Une question binaire à seuil peut répartir une multiplicité continue d'états en deux classes de réponses. La structure discrète de la réponse ne doit donc pas être lue comme preuve d'une structure discrète du donné. La forme de la réponse est une contribution de la question ; la réponse qui vaut reste ancrée dans le donné.

multiplicité continue ou discrète → question binaire → classe de réponse discrète

Pour les frontières aussi, il faut distinguer la forme de l'accès de celle du donné. Des questions binaires d'appartenance peuvent produire des échantillonnages discrets d'un bord

alors même que ce bord est lisse, continu ou fractal. La discrétion de la réponse et de la représentation ne fournit à elle seule aucune discrétion ontologique du représenté.

bord fractal ou continu → interrogation binaire → représentation discrète du bord

La multiplicité des réponses fait enfin apparaître une sous-détermination ontologique plus profonde. Il n'est pas encore démontré qu'il serait impossible de trancher entre une unité intérieurement multiple et une unité répondant de manière multiple uniquement relationnellement. Il faudrait pour cela montrer une équivalence de principe de toutes les interrogations possibles des deux ontologies. Mais l'inférence immédiate de la diversité des réponses à une ontologie correspondamment articulée n'est plus légitime.

diversité des réponses $\nRightarrow$ ontologie univoque de la multiplicité

La question de la première différence est alors précisée une nouvelle fois. Une unité absolument indifférenciée ne pourrait porter en même temps différentes capacités de réponse sans être déjà minimalement différenciée. La condition logiquement antérieure est donc saisie comme capacité de différenciation : structure minimale ancrée dans le donné grâce à laquelle des déterminations différentes peuvent tenir sous relation.

capacité de différenciation → relation → différence déterminée → multiplicité

Le concept de néantiser permet de resserrer encore le seuil minimal. Un un parfaitement indifférencié n'est pas identifié au néant ; mais si aucune considération pertinente possible ne peut distinguer sa présence de sa non-présence, il « néantise » au sens employé ici. Le non-néantiser commence là où la présence d'un quelque chose porte une différence dans au moins une relation.

Non-néantiser → efficacité différentielle minimale → capacité de différenciation

Entre non-néantiser et multiplicité constituée, il faut distinguer un niveau supplémentaire : la capacité de multiplicité. Elle désigne une différenciabilité ontologiquement réelle, mais qui n'est pas nécessairement déjà répartie en états achevés. Une pure potentialité ontologiquement sans effet ne suffit pas ; les différences concrètes ne doivent cependant pas non plus préexister.

efficacité différentielle → capacité de multiplicité → différence déterminée → multiplicité

La capacité de multiplicité reçoit alors le statut d'une condition transcendantale au sens faible. Elle n'est ni déduite analytiquement du concept d'un, ni affirmée comme simple fait empirique. Il vaut plutôt ceci : si un donné doit pouvoir porter des réponses différentielles, une capacité minimale de différenciation doit être présupposée. La contre-épreuve contrefactuelle rend cette condition visible : si le donné était absolument indifférencié, aucune détermination différente ne pourrait tenir à son égard.

capacité différentielle de réponse $\Rightarrow$ capacité minimale de différenciation

La condition transcendantale au sens faible peut enfin être différenciée par structure et Gestalt. La capacité de différenciation désigne la structure minimale du côté du donné qui peut porter une réponse différentielle ; la Gestalt désigne l'articulation relationnelle de cette

structure sous considération. La Gestalt est ainsi liée à l'outil et doublement ancrée : elle dépend du mode d'accès mais reste liée à la résistance du donné.

structure minimale / capacité de différenciation + considération → Gestalt

0 → 1 → capacité de différenciation → 2 / différence déterminée → entre-deux → multiplicité
→ transition → advenir

Advenir ↔ temporalité minimale

Advenir → advenir comparatif → durée mesurable

Sous sa forme la plus condensée, le noyau soutenable peut être retenu ainsi :

Premièrement : la détermination présuppose la distinguabilité.

Deuxièmement : la dualité est la différence minimale explicitement relationnelle.

Troisièmement : une différence $A \neq B$ n'est logiquement pas encore un advenir et ne présuppose pas, à elle seule, de temps.

Quatrièmement : l'advenir présuppose au minimum une multiplicité articulée de moments distinguables et une relation de transition entre eux.

Cinquièmement : une philosophie ouverte de l'advenir peut en outre admettre une multiplicité de continuations possibles, mais elle doit signaler explicitement cette thèse modale plus forte comme telle.

Sixièmement : transition et temporalité minimale sont structurellement liées ; il n'en découle toutefois aucune durée métriquement déterminée.

Septièmement : le temps mesurable présuppose un processus physique de changement ou de comparaison.

Huitièmement : temps et advenir ne se tiennent donc pas dans un simple ordre unilatéral de priorité. Pour la mesurabilité du temps, l'advenir est constitutif ; pour l'advenir au sens de transition, une temporalité minimale est constitutive.

Neuvièmement : au cours de l'analyse, le problème de l'émanation se déplace de la question d'une « première différence » vers la question logiquement antérieure d'une capacité minimale de différenciation. L'esquisse ne fournit aucun mécanisme de production, mais précise la condition de toute solution : la structure minimale requise ne peut être entièrement niée tout en étant néanmoins présupposée dans des concepts tels que possibilité, transition, loi ou capacité de réponse.

Dixièmement : questionner est un accomplissement de formation de différences à l'intérieur d'une multiplicité déjà articulée. La question sélectionne une distinction, le seuil fixe son domaine de validité, et la formation d'instances stabilise les cas. Ces contributions restent liées à la résistance de ce qui se présente.

Onzièmement : les différences pertinentes possèdent un caractère relationnel d'outil. Elles ne sont ni arbitrairement produites ni simplement trouvées toutes faites. Le donné et la

considération forment une double inscription : résistance d'un côté, question, point de vue, seuil et formation d'instances de l'autre.

Douzièmement : la discrétion des questions, seuils, réponses et instances ne permet à elle seule aucune conclusion univoque quant à une ontologie discrète du donné. De même, une continuité apparente ne prouve aucune continuité ontologique. La forme de l'accès et celle de ce qui se présente restent distinguables.

Treizièmement : la dualité d'une réponse ne présuppose aucune dualité discrète du donné. Une structure continue d'état ou de déroulement peut être répartie par question et seuil en deux classes de réponses. La dualité de réponse doit donc être distinguée, au niveau de la logique de la connaissance, d'une dualité ontique d'états.

Quatorzièmement : des questions binaires d'appartenance peuvent aussi représenter des frontières non discrètes, notamment fractales, par des réponses ou échantillonnages discrets. Il n'en découle pas que le bord lui-même soit constitué discrètement. Structure du donné, structure de la question et structure de la représentation de réponse ne sont pas nécessairement isomorphes.

Quinzièmement : la multiplicité des réponses ne prouve pas sans plus que le donné lui-même soit structuré de manière multiple de la même façon. Une indécidabilité de principe entre une unité intérieurement multiple et une unité répondant relationnellement de manière multiple n'est pas encore démontrée ; elle exigerait l'équivalence de toutes les interrogations possibles en principe des deux ontologies. La question fondamentale qui en naît aiguise la question classique de l'être : quelle structure minimale de différence ou de réponse ce qui est doit-il posséder pour que distinction et advenir soient possibles ?

Seizièmement : la condition logiquement antérieure d'une différence concrète n'est pas nécessairement une dualité déjà achevée, mais la capacité de différenciation du donné. Unité et multiplicité ne s'excluent pas ; il est seulement exclu d'attribuer à un un absolument indifférencié une capacité réelle de différence. La capacité de différenciation désigne la réceptivité ontologique minimale grâce à laquelle des différences déterminées peuvent tenir sous relation.

Dix-septièmement : « néantiser » ne désigne pas ici une identité ontologique avec le néant, mais l'indiscernabilité d'un donné supposé et de sa non-présence au regard de toutes les considérations admissibles. Un un ne néantise pas dès que sa présence porte une différence dans au moins une relation. Cette efficacité différentielle minimale précise la capacité de différenciation introduite plus haut et marque, dans cette approche, le seuil le plus élémentaire d'une déterminabilité pertinente.

Dix-huitièmement : un donné capable de répondre est analogue à une multiplicité sans devoir déjà être une multiplicité constituée. Entre indifférenciation absolue et pluralité achevée se situe une capacité de multiplicité ou de différenciation ontologiquement réelle. Elle doit être ancrée dans le donné si les réponses différentes ne sont pas entièrement produites par la considération ; ses différences concrètes n'ont toutefois pas besoin de préexister comme alternatives achevées.

Dix-neuvièmement : l'exigence d'une capacité minimale de différenciation doit être comprise comme transcendante au sens faible. Elle ne découle ni purement analytiquement du concept d'un, ni n'est simplement posée comme constat empirique. Elle désigne une condition nécessaire de possibilité d'une capacité différentielle de réponse : si un donné doit pouvoir porter différentes déterminations, il ne peut être absolument indifférencié.

L'hypothèse contrefactuelle d'une indifférenciation complète sert de contre-épreuve faisant apparaître cette nécessité modale.

Vingtièmement : structure et Gestalt sont complémentaires, non synonymes. La structure désigne l'ordre minimal ou la différenciabilité du côté du donné qui rend possible une réponse différentielle ; la Gestalt désigne l'articulation relationnelle et liée à l'outil de cette structure sous une considération déterminée. Une Gestalt présuppose une structure porteuse, mais ne la fixe pas univoquement sur le plan ontologique. La structure porte ; la Gestalt apparaît — et elle apparaît au contact de la résistance de la structure.

Vingt-et-unièmement : la double hypothèse nulle suspend l'hypothèse ontologique forte d'objets autonomes, nettement délimités et entièrement identiques à eux-mêmes, tout comme celle de sujets correspondants. Elle ne conduit toutefois ni à un néant sans structure ni à un « personne » sans Gestalt : une capacité de réponse pertinente exige au moins une structure minimale du côté du donné ; questionnement et interprétation exigent au moins une Gestalt relationnelle de l'accomplissement. La structure n'est pas encore un objet, la Gestalt n'est pas encore un sujet.

Vingt-deuxièmement : une connaissance linguistiquement articulable et transmissible présuppose des conditions de validité distinguables et une formation d'instances. Les systèmes de questions-réponses ne sont pas nécessairement la genèse de toute connaissance, mais peuvent servir de forme générale de reconstruction et de contrôle. La vérification binaire de candidats de réponse particuliers ne permet aucune conclusion quant à une ontologie binaire de la structure porteuse.

Vingt-troisièmement : la capacité de réponse exige davantage qu'une sortie. Un donné capable de répondre doit réagir aux différences de questions ou de conditions de manière différentielle et statistiquement stable. Un hasard pur, indépendant de la question, peut être observable comme sortie, mais il néantise relativement au contenu de la question.

Vingt-quatrièmement : à la question-limite « quelque chose ou rien ? » du côté de la structure peut être adjointe heuristiquement la question-limite « quelqu'un ou personne ? » du côté du contexte d'outil. La seconde introduit Dasein, être-avec et articulation relationnelle de la Gestalt dans l'ontologie sans remplacer la première.

Vingt-cinquièmement : la connaissance n'est pas seulement l'œuvre d'un Dasein isolé. Dans le *Man* et l'être-avec se transmettent langage, procédures, mesures, institutions et corrections. À côté de son possible nivellement, le *Man* possède donc une fonction épistémiquement productive : il porte des Gestalten vérifiables au-delà des accomplissements individuels.

33. Conclusion : la capacité de différenciation comme premier seuil

L'intuition centrale demeure, mais son premier seuil s'est déplacé au cours de l'analyse. Ce n'est pas le nombre deux qui produit l'advenir, et une dualité déjà achevée n'est pas non plus la condition logiquement la plus ancienne. Plus tôt se trouve la capacité de différenciation : un donné qui, au sens développé ici, ne néantise pas doit être structuré au moins de telle manière que sa présence puisse porter une différence sous relation. Ce n'est que lorsque cette efficacité différentielle minimale est articulée sous une considération que des différences et des Gestalten déterminées apparaissent.

Ainsi, ni des objets classiques ni des sujets classiques ne sont présumés comme unités ontologiques initiales toutes faites. La double hypothèse nulle laisse d'abord ouvertes ces deux positions fortes. Mais elle ne peut supprimer également sans reste structure et Gestalt. Là où quelque chose répond différentiellement, une structure minimale du côté du donné est requise ; là où l'on questionne, distingue et interprète, apparaît au moins une Gestalt relationnelle de l'accomplissement. La structure n'est pas encore un objet, la Gestalt n'est pas encore un sujet. La structure porte ; la Gestalt apparaît — et elle n'apparaît pas librement, mais au contact de la résistance de la structure.

Même ainsi, aucun advenir n'est encore acquis. Une différence déterminée peut rester statique. L'advenir ne commence que lorsque des moments distinguables sont ordonnés comme moments d'une transition. Avec cette transition va de pair une temporalité minimale ; une durée métriquement mesurable n'apparaît que là où un advenir est comparé par un autre advenir. La suite révisée est donc : capacité de différenciation → différence déterminée → entre-deux → multiplicité → transition → advenir ; advenir ↔ temporalité minimale ; advenir comparatif → temps mesurable.

La question classique « Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? » n'est pas résolue, mais précisée. À ses côtés apparaît la question transcendantale au sens faible : quelle structure minimale un quelque chose doit-il posséder pour ne pas néantiser et pour qu'une réponse différentielle devienne seulement possible ? Du côté de la Gestalt se tient la question relationnelle sœur : « quelqu'un ou personne ? » Elle non plus n'exige pas nécessairement un sujet isolé, mais bien une instance d'accomplissement dans laquelle questions et interprétations prennent Gestalt. Le *Man* et l'être-avec ne constituent donc pas seulement l'arrière-plan de la connaissance ; ils portent langage, procédures, contrôle et transmission au-delà de l'accomplissement individuel.

Le mouvement ne conduit donc pas d'un néant achevé à des choses et sujets achevés. Il conduit de la limite de l'indiscernabilité à une efficacité différentielle minimale, de là à la capacité de différenciation, à la structure et à la Gestalt relationnelle, puis à des différences déterminées, à la multiplicité et à la transition — et seulement ensuite à l'advenir et au temps mesurable. Rien de plus n'est démontré. Mais dès lors que des réponses, questions et interprétations pertinentes se produisent, on ne peut pas davantage en dire moins sans perte. Peut-être est-ce précisément ainsi que l'on fait des mètres en philosophie : ne pas sauter plus loin que ne porte la prochaine différence.